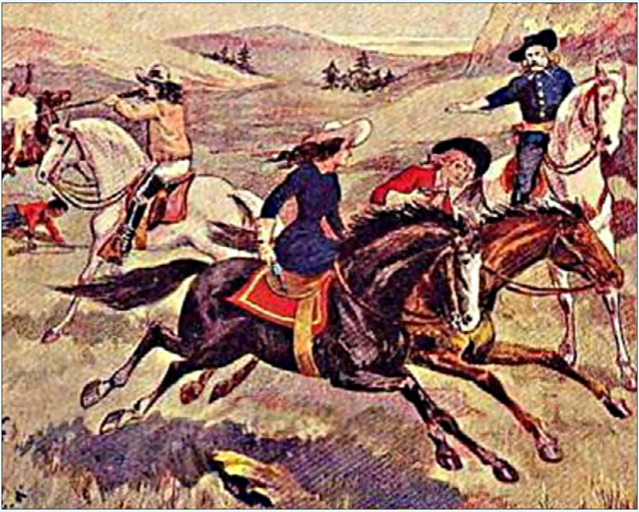
Buffalo Bill

L'Allié inconnu de Buffalo Bill

ou La Flèche de feu



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Détail de la couverture d'une édition en français des aventures de Buffalo Bill intitulé « L'Allié inconnu », vers 1915, États Unis.

William Frederick Cody (1846-1917), dit Buffalo Bill.

Une mission difficile

Le général en chef Smith, chargé de la défense du fort Leawenworth dans la grande guerre civile des

États-Unis, regardait d'un air de satisfaction le jeune homme debout devant lui.

— Vous êtes un héros que l'Armée du Nord peut se proclamer fière de compter dans ses rangs. Oui, oui, il n'y a pas à protester. La modestie est une vertu, mon jeune ami, mais il ne faut pas la pousser trop loin. Si j'avais su, hier, à votre arrivée, ce que vous laissiez derrière vous, je vous aurais reçu autrement. Je voudrais que nous eussions plus d'hommes de votre trempe.

— Vous me faites trop d'honneur, mon général, répondit Bill Cody, que de tels éloges mettaient mal à l'aise. Je ne fais que mon devoir, comme tout brave soldat, cela va de soi… Quel est l'ordre ?

Le commandant supérieur fronça les sourcils et se mit, l'air pensif, à arpenter la chambre de long en large. Il lançait parfois du côté de Bill Cody un regard scrutateur. À la fin il marcha droit à lui et le prit par l'épaule.

— Je vous ai fait appeler : mais ça ne va pas, vous êtes blessé, le bras en écharpe, fit-il.

— Bah ! ce n'est que le gauche, répondit Bill dédaigneux. Une écorchure qui n'a aucune importance en soi et qui m'empêchera d'autant moins de remplir une mission.

— Mon jeune ami, vous ne vous doutez pas de l'ordre que j'ai envie de vous donner, dit le général en chef. On m'assure que, si on vous le commandait, vous iriez aux enfers souffleter le Diable, et, ma foi ! je le crois, tellement vous avez l'air loyal et vaillant.

— Votre confiance m'honore, mon général ; je souhaite que vous me donniez l'occasion de promptement la justifier.

— Alors écoutez-moi, commença le général Smith. Il me faut un homme qui pénètre au quartier-général des Confédérés, qui gagne la confiance du commandant en chef et qui se mette en possession de certains plans de bataille très importants avant trois jours. Le renseignement m'est parvenu qu'une grande attaque contre nous est imminente. Mes espions m'informent que, des quatre points cardinaux, des masses énormes de troupes ennemies sont en mouvement. Mais quant aux desseins particuliers de l'ennemi, je marche dans le noir, absolument à tâtons. Avez-vous l'audace de vous risquer dans l'antre du lion ?

Bill Cody avait pâli un instant, rien qu'un instant, et il répondit par un regard intrépide à l'œil fixé sur lui :

— L'audace, je l'ai, ainsi que la conviction que je peux faire ce que vous me proposez. Mais ce n'est pas un jeu honorable, il me répugne de devoir faire l'espion. Mettez-moi devant un adversaire plus fort que moi, dans une lutte à mort, je donnerai volontiers ma vie pour la patrie ; mais...

Il s'arrêta court, les joues de la teinte de charbons ardents.

— Votre franchise m'honore, mon garçon, reprit le général d'une voix profonde. Je vous donne raison ; dans les circonstances ordinaires, le métier de l'espion est honteux. On se sert de lui, on ne l'estime pas. Mais la tâche que je vous offre est une œuvre de héros. Non seulement parce que les plus grands dangers de mort y sont attachés, – car au moindre soupçon de l'ennemi vous êtes pendu, sans long discours ni examen. Mais se faire découvrir, c’est causer les plus graves préjudices à nos intérêts. Bien plus, il y va de notre vie à tous, il y va de la cause sacrée de la patrie en danger. Le monde entier nous regarde. Les meilleures troupes de l’Union sont rassemblées ici. Si les États du Sud réussissent à nous infliger un échec décisif, le Nord est vaincu et l’opprobre de l’esclavage souillera encore notre magnifique patrie.

Le général parlait avec chaleur. Un éclair d’enthousiasme illuminait son visage austère.

— Mon fils, continua-t-il, je ne sais, en dehors de vous, personne que je puisse envoyer. Certes, il y a dans nos rangs beaucoup d’hommes braves, mais ils sont connus de l’ennemi. Vous, au contraire, vous êtes jeune, personne parmi les Confédérés ne vous connaît. J’ai bien l’impression de vous envoyer à une mort certaine… mais vous êtes un homme de la vieille roche, et sûrement vous ne vous inquiétez guère de risquer votre vie quand vous avez en vue la gloire des récompenses et l’honneur de notre chère patrie.

Une fière ardeur brillait dans les yeux de Bill Cody.

— Quand dois-je monter à cheval, mon général ? demanda-t-il.

— Ce soir au plus tard !

Les lèvres de Bill se contractèrent.

— Ma mère est morte ce soir, fit-il, j’aurais voulu l’enterrer.

De la poitrine du général Smith ces mots montèrent comme une plainte où l’admiration se mêlait à l’étonnement :

— Pauvre jeune homme !

Et l’officier général lui prit les mains et les serra.

— Je ne veux pas vous presser, dit-il, et pourtant demain il sera peut-être trop tard : l’engagement décisif est imminent à coup sûr. Nous sommes tous comme sur un fourneau de mine qui peut à chaque instant faire explosion.

— Je serai de retour ce soir, interrompit Bill impétueusement. J’irai simplement prendre congé des miens et leur dire de différer de trois jours l’enterrement de ma mère. À cette date je serai sûrement revenu… ou je ne reviendrai plus du tout, ajouta-t-il tout bas.

Le général continuait à lui serrer chaleureusement la main.

— Bill Cody, dit-il ému, il vous appartient d’offrir à notre glorieux pays le plus grand des sacrifices. Si ces gueux-là vous découvrent, il n’est point de martyre assez terrible pour vous arracher nos secrets… mais il en résultera que vous aurez préservé d’une totale destruction la plus fière armée de volontaires qui existe.

— N’ayez pas d’inquiétude, mon général. Je remplis ma mission et je reviens, dit Bill avec calme.

Il regarda le Ciel.

— Certes, ce sont les vrais intérêts de l’humanité que je défends. Dieu sera du côté de nos armes !

Le général Smith montra l’heure.

— Donc, à minuit, vous pourrez partir. En attendant, reposez-vous et faites vos préparatifs. Voici des cartes qui donnent exactement la position de l'ennemi. Et n'oubliez pas qu'il faut, quelles que soient les circonstances, trouver le moyen de vous faire mettre en présence du commandant en chef et d'enlever de sa tente les documents importants... Vraiment, mon garçon, je tremble moi-même devant les difficultés de votre tâche... il serait plus aisé de descendre aux enfers !

Les lèvres de Bill s'étendaient en un sourire d'orgueil.

Il croyait en sa bonne étoile et en lui-même... Et une vieille prédiction de bohémienne, que sa mère lui avait révélée en mourant, mettait le comble à sa confiance.

— Je sens que le Ciel est avec moi : je vous rapporterai tout ce que vous désirez, dit-il avec une belle assurance.

Il fit demi-tour et sortit de la chambre.

~

Revenons à la veille du jour où Bill Cody avait cette conversation avec le général Smith.

Bill Cody, arrivé comme estafette du fort Hayes, avait été conduit devant le général et lui avait remis les dépêches ; après quoi il avait couru non loin de là, vers le vieux foyer où il avait passé sa jeunesse, la « Maison des bois », comme on l'appelait.

Oh ! le cœur généreux du jeune homme battait à rompre sa poitrine, à mesure que les sabots légers de son cheval le rapprochaient de cette maison amie, toute enveloppée de ténèbres.

La chère maison gisait, en effet, dans une épaisse obscurité. Les volets étaient fermés. Quelques fenêtres du rez-de-chaussée seulement laissaient filtrer une faible lumière.

Une paix profonde régnait alentour. Rien ne rappelait qu'à quelques milles à l'Ouest il se passait des abominations sanglantes, et que la guerre existait sur la terre.

Bill descendit de cheval et s'avança avec précaution, pas assez cependant pour que son pas ne fût remarqué, et reconnu, de l'intérieur.

Il entendait les voix de ses sœurs, et de temps en temps un grondement sourd.

C'était son vieux Turc, un magnifique *bull-dog* qui, pendant ses années d'enfance, avait été son inséparable compagnon de jeux.

— C'est Bill !... C'est lui ! s'exclamait-on derrière la porte close.

Le voyageur n'y tint plus.

— Oui certes, c'est moi, mes bien-aimées, s'écria-t-il en secouant le loquet. Mais ouvrez-moi la porte au moins... et avant tout, dites-moi comment va la mère.

— Elle vit, elle désire vous voir et elle vous attend.

Oh ! que cela résonna doucement dans son cœur ! Il n'aurait pas cru que quelques paroles pussent rendre ce céleste son. En même temps la porte s'était ouverte.

En bonds désordonnés, un beau chien passa devant les jeunes filles, avec des jappements joyeux et des frétillements de queue et se dressa tout debout contre le nouvel arrivant. Bill avait peine à repousser l'impétueuse tendresse de la fidèle bête, qui lui léchait les joues et les mains.

— Mon fidèle, mon vieux, mon cher Turc ! disait-il en le calmant. Tu aimes ton maître, n'est-ce pas ? Mais il faut me laisser un peu maintenant : je veux donner un baiser à ces gentilles sœurettes, et aller auprès de ma mère aimée, de ma bonne mère chérie.

On eût dit que le magnifique animal l'avait compris. Instantanément Turc s'écarta, se mit derrière lui et ne quitta plus ses talons, reprenant ses habitudes d'autrefois.

Bill mesura la salle de l'œil. Il croyait la voir dans un rêve.

Le cœur battant, il fit un mouvement pour entrer dans cette immense chambre, où ne brillait qu'une faible lumière, qu'atténuait encore l'abri vert d'un abat-jour.

Une seconde, son pied hésita sur le seuil. Plein d'anxiété, il promena son regard ardent et chercheur dans toute la vaste pièce et l'arrêta enfin sur un lit dans une alcôve.

Une pâle figure de femme, dont les traits transparents étaient déjà empreints de cette paix que le monde ignore, cherchait à se soulever sur sa couche.

Vain essai ! Faible et défaillant, son pauvre corps exténué se renversa sur les oreillers.

— Bill ! Bill ! mon cher Bill ! Est-ce bien toi ?... Je le savais ! le Ciel devait exaucer ma prière, il ne pouvait pas me laisser mourir avant de t'avoir conduit vers moi... J'ai tant de chose à te dire, mon petit, mon mignon !

Un cri étouffé s'échappa des lèvres de Bill. Le jeune homme qui, prêt à la mort et méprisant le danger, avait traversé les plus terribles aventures du désert, redevint en ce moment un enfant débile et sensible comme autrefois.

— Mère !... Ô ma douce mère ! ma mère à moi ! sanglotait-il.

Les bras grands ouverts, d'un élan il fut auprès de la malade. Dans l'impétuosité de son amour, mais avec une délicatesse infinie, il referma les bras sur cette pauvre créature tendre et sans forces.

— Mère ! ... Ô ma mère chérie ! balbutia-t-il à vingt reprises.

Puis il se laissa tomber lentement à genoux près du lit de douleur, en tenant toujours les mains de sa mère dans les siennes.

Les sœurs étaient restées en arrière. Elles ne voulaient pas troubler par leur présence cette entrevue suprême.

Le silence dura ainsi de longues minutes... et ce repos solennel n'était interrompu que par les sanglots étouffés de ces deux jeunes femmes aimantes, qui savaient que l'irrévocable départ était proche.

À la fin, la mère de famille, la première, reprit possession d'elle-même.

— Tu es blessé, Bill ? murmura-t-elle, inquiète.

Elle regardait le bras de son fils, qu'il était obligé de porter en écharpe.

Mais Bill eut un rire insouciant.

— Ne vous tourmentez pas pour cela, mère, ça ne vaut pas la peine d’en parler. Une écorchure... Mais comment allez-vous, vous, mère ? Ne vous sentez-vous pas mieux ?

La malade ne répondit pas. Elle arrêtait sur son fils un regard d’une tendresse infinie.

— Ô mon enfant ! comme je suis heureuse de te revoir ! commença-t-elle. Ils disaient tous que tu ne pourrais pas venir, que des dangers mortels te guetteraient à tous les pas du chemin, que l’ennemi était partout... et je m’abandonnais déjà à l’effroi de ne plus jamais regarder dans tes bons yeux fidèles, de ne pouvoir baiser encore une fois ta chère bouche au moment du départ... Et maintenant, te voilà venu, mon mignon... et, je le sais, le danger a rugi autour de toi comme un lion qui cherche à dévorer tout... mais, tu es venu, parce que l’amour est plus fort que la mort.

Bill était rouge de bonheur.

Lui qui avait écouté sans s’émouvoir tous les discours élogieux de ses supérieurs et de ses camarades, qui les avait même trouvés quelque peu importuns, les paroles de sa mère lui faisaient un bien inexprimable.

— Ma petite mère ! répétait-il du fond de son cœur.

Il saisit dans ces deux mains le visage de la pauvre femme penché sur lui, et il lui couvrit les joues de caresses et de baisers.

— Ma petite mère, comme vous avez l’air blême et souffrant ! Dieu, veuille, que la joie de me revoir vous prête de nouvelles forces !

Mais la malade secoua la tête avec un triste et douloureux sourire.

— Non, mon enfant chéri, murmura-t-elle en faisant un effort. Ma dernière réserve de vie, je l'ai perdue en t'attendant, et c'est presque un miracle que le bon Dieu m'ait laissé atteindre ce bonheur. Aussi ne perdrai-je point de temps, mon enfant, mais je vais t'informer de ce qui me tourmente le cœur, avant qu'il soit trop tard.

Épuisée par ces paroles, elle s'affaissa de nouveau sur les oreillers.

Quelle douleur ! Bill comprenait l'effrayante faiblesse où se trouvait la chère créature : pour la première fois depuis qu'il était là, l'horrible vision de la mort s'approchant pour ravir celle qu'il aimait par-dessus tout, commença à poindre dans son esprit.

— Écoute, mon enfant, reprit-elle au bout d'un instant, d'une voix lasse et traînante. Il faut que je te révèle quelque chose. Il y a de longues années, lorsque j'étais jeune fille, je fis un séjour là-bas dans le Sud, chez des parents que nous aimions. À ce temps une devineresse fameuse faisait beaucoup de bruit dans le pays. Ta tante et moi, par curiosité, nous cédâmes à la tentation d'envoyer chercher la sibylle qui était une très vieille bohémienne. Bill regardait sa mère, étonné.

Il se serait attendu à tout plutôt qu'à une révélation de ce genre.

— Mère, je ne crois pas à ces choses-là, dit-il en secouant ses boucles. Allons, parlons d'autre chose : il ne faut pas dépenser vos forces pour un tel sujet.

Mais la malade persista.

— Écoute encore, mon fils, continua-t-elle d'une voix débile : et, je t'en prie, ne m'interromps pas trop souvent, car, je le sens, mes heures sont comptées et mes forces à bout. Ta tante et moi nous pensions alors tout-à-fait comme toi aujourd'hui ; ce fut avec un rire incrédule que nous accueillîmes la prédiction que ta tante, jeune et belle fleur épanouie, avec ses deux enfants, boutons pleins de promesses, seraient dans l'espace de quinze jours la proie de la mort. Mais, où l'épouvantable apparut, c'est lorsque tous trois furent atteints de la fièvre jaune et moururent avant la fin du terme fixé.

— Cela peut être un hasard effrayant, mère, balbutia le fils.

— Ce n'était pas un hasard, enfant. Mais écoute encore. La devineresse avait aussi dit que, sur le *steamer* qui me ramènerait à la maison paternelle, je rencontrerais mon futur époux, que je me marierais avec lui au bout d'une année et que je lui donnerais trois fils, dont le second seul vivrait... et ce second fils, c'est toi : tes frères sont morts, et il est également vrai que c'est dans ce voyage en bateau à vapeur que j'ai appris à connaître ton excellent père.

Le fils la regardait avec de grands yeux.

— Incroyable ! fit-il. Et pourtant c'est vous qui le dites, mère.

— Écoute encore, continua la malade, dont les forces s'évanouissaient rapidement. Le nom de ce fils devait se répandre dans le monde entier... et... et sur sa tête elle voyait distinctement une couronne.

— Une couronne !... Mais, mère !...

— Une couronne, insista la mourante. Ce que cela signifiait, la bohémienne ne le savait pas elle-même... Le monde entier prononcerait ton nom avec admiration, disait-elle… mais sûrement il y aurait un cœur orné d’une couronne qui s’inclinerait vers toi… et cet amour t’élèverait jusqu’au ciel, mais aussi, par la douleur et les épreuves, te précipiterait dans le plus profond abîme de l’enfer… Cet amour menace de te faire répandre tout le sang de ton cœur… Mais pourtant tu possèdes une étoile qui éclairera d’une douce lumière le chemin de ta vie… et cette étoile…

— Mère, je l’ai trouvée ! s’écria le jeune homme dans un élan irrésistible. Mère, il faut que je vous le dise, pendant que j’étais en chemin pour venir ici, un heureux hasard m’a fait rendre service à une jeune fille… une créature si douce, si gracieuse, que mes yeux n’en ont jamais contemplé de pareille.

Malgré son état, la malade eut un sourire plein de bonté.

— Ô Bill, tête jeune et folle, c’est à peine si tu as vingt ans… Qui est cette jeune fille ?… De quelle famille ?…

— Elle s’appelle Louisa… N’est-ce pas un nom divin ? … s’écria le jeune homme dans le mouvement impétueux d’un jeune amour qui s’éveille.

Louisa ! … Où ai-je entendu ce nom ? Louisa !… Et son autre nom, quel est-il ?

— Son père était Ralph Huntington, le fermier si riche en mines.

— Le malheureux Huntington ! soupira-t-elle. Les Peaux-Rouges ont détruit sa ferme, ils l’ont tué, ils ont enlevé les siens… On a toujours dit ici que la jeune fille n’était pas son enfant, mais celui de grands personnages, et qu’elle était entourée d’un mystère qui pourrait lui être fatal.

Sa voix se perdit. Elle resta quelque temps dans un état de prostration complète.

Bill s’abandonnait au tourbillon de ses pensées.

Tout à coup, il sentit que sa mère lui avait repris la main. Comme il levait les yeux, sa physionomie lui apparut transfigurée.

— Mon fils, commença-t-elle d’une voix solennelle qui prenait l’accent d’une objurgation d’en haut, sache que ceux-là seulement qui se montrent probes, braves et francs, parviennent à s’acquérir un honorable renom. Tu nous as déjà donné la preuve que Dieu t’a doué de grandes facultés ; songe qu’avec elles une lourde responsabilité pèse sur toi. Tu as toujours été un bon fils, toujours tu m’as soutenue dans le besoin… malgré ta jeunesse tu as été pour moi un ami encore plus qu’un fils… Je t’en remercie… du fond de mon cœur, mon Bill bien aimé… et mon vœu le plus cher c’est que le bon Dieu te bénisse pour cela.

Épuisée, l’excellente femme fit une pause.

Bill cherchait vainement à prononcer une parole. Sa gorge était comme obstruée. La douleur de la séparation prochaine l’étranglait.

Comme sa mère avait changé tout d’un coup ! Quelle solennité dans ses paroles ! Et quel aspect imposant donnaient à son doux visage ses regards déjà noyés dans la mer de l’Éternité !

— Agenouille-toi, mon fils, que je te bénisse ! murmura-t-elle.

Elle posa ses deux mains sur la tête bouclée de son enfant.

— Que le Seigneur te bénisse et te protège ! dit-elle à travers la contraction de ses lèvres. Que sa bienveillance détourne le péril de ta tête, ou qu'il te fasse le surmonter !

Elle reprit aussitôt, et c'était comme si, d'un regard prophétique, elle pénétrait l'obscur royaume de l'avenir :

— Ô mon fils, tu as la bravoure du lion, et rien sur la terre ne résiste à la force de ton bras ni à l'intelligence de ton noble esprit... Mais autour de toi marchent le péril et la terreur... ce sont tes compagnons de route et de lit... Et puis, sur la tête, je vois des roses. Une rose blanche, comme il en fleurit dans le cimetière de l'église... et une rose rouge, comme une source de vie et d'amour. Et de ces roses monte une flamme jaune... c'est le péril... la terreur... la menace livide de la mort !... Ô mon cher petit !... des monstres t'environnent, et je ne peux pas te porter secours : je ne peux même plus prier pour toi, car je gis dans la tombe, et il n'est personne dans ce vaste monde, personne qui puisse te protéger.

— Et encore, au-dessus de ta tête, je vois le soleil lumineux, chaud, glorieux, splendide, continua-t-elle tout bas, d'une voix éteinte. Mais ses rayons ne viennent pas jusqu'à moi ; je suis trop loin... inaccessiblement loin... là-bas, enfant, là-bas où nous nous reverrons.

Bill ne répondit que par un sanglot.

— Appelle tes sœurs... Je sens... il me semble... C'est la fin ! dit la mère d'une voix faible comme un souffle.

Bill s’empressa de se relever et d’un pas mal assuré alla vers la porte.

La main dans la main, il les ramena sanglotantes dans cette pièce qui leur apparaissait de plus en plus sombre.

Devant le lit de la moribonde, tous trois, d’un même mouvement, tombèrent à genoux.

— Mes enfants... mes bons chéris ! eut-elle encore la force de chuchoter. J’ai toujours été une heureuse mère ! Vous m’avez donné toutes les joies... Que Dieu vous récompense de ses plus abondantes bénédictions !... Je prierai le Père qui est là-haut, d’être secourable à mes orphelins... Et maintenant, mes enfants chéris, chantez, comme vous l’avez fait si souvent, l’air doux et tendre que je vous ai appris... Laissez-moi entendre encore une fois, cet hymne qui fut ma consolation et ma lumière directrice en cette vie terrestre... Allons ! chantez : « Plus près de toi, mon Dieu... »

Assurément aucun des enfants en pleurs n’avait le cœur à chanter : mais ils comprenaient que leur chant était le cher et suprême viatique qui conduirait l’âme épurée de la sainte femme vers l’unique source de toute lumière.

Et sur leurs lèvres tremblantes, souvent convulsées d’amers sanglots, le doux cantique résonna.

Un sourire de bonheur indicible se jouait sur les traits de la mourante.

Maintenant elle pouvait s’endormir à jamais dans les bras robustes de son enfant chéri.

C’était la fin. Le ressort de la vie se brisa, et l’âme, loin de ce corps las et périssable, retourna dans sa vraie patrie.

Lorsque Bill eut enfin compris que sa mère était partie pour toujours il se jeta, en proie à la douleur la plus aiguë, sur la dépouille mortelle de cet être adoré.

— Ô mère !… mère !… pourquoi me laisses-tu tout seul ? Comment ferai-je pour vivre sans ton cœur fidèle ? criait-il dans le tumulte de son désespoir.

Mais il entendit les gémissements de ses sœurs en larmes, et il comprit que ces délicates créatures éprouvaient la même perte et qu'elles étaient bien plus encore dénuées d'appui. Cette pensée lui rendit aussitôt la possession de lui-même.

Il les envoya prendre du repos. Pour lui, il s'installa auprès de la morte, et n'en bougea pas de toute la longue, interminable nuit. Le matin commençait à poindre lorsque la voix d'une de ses sœurs, qui était entrée inaperçue, le tira brusquement de ses méditations.

— Il vient d'arriver un soldat qui veut vous parler, Bill, dit-elle.

Ne sachant à quoi s'attendre, notre héros la suivit hors de la chambre, dans la salle commune, où il trouva un habit bleu envoyé à sa recherche.

— Ordonnance du général en chef ! dit le soldat. Vous devez vous présenter immédiatement au fort, le général a besoin de vous.

Bill fut stupéfait.

Il avait espéré qu'au moins pendant ces quelques heures on le laisserait libre de service. Mais son visage n'en laissa rien voir.

— Je vais me présenter immédiatement au fort, dit-il.

Le soldat se retira.

Bill revint dans la chambre à côté et fit part à ses sœurs de ce qui se passait.

— Vous n’allez pas vous exposer à de nouveaux dangers ! dirent-elles.

— Il n’est pas de danger que le brave doive fuir, répondit Bill Cody d’un ton calme.

Et aussitôt il remonta à cheval et partit à toute bride pour le fort.

Une rencontre inattendue

À quelques milles au Sud de Leawenworth, mais encore sur le territoire occupé par les Confédérés, se trouve une maison de campagne dans laquelle don Ramiro a établi son quartier-général.

Don Ramiro, le sang-mêlé, joue un rôle influent auprès des États du Sud, et il s’arrange de manière à en retirer tout l’avantage possible.

Il fait nuit.

Mais dans le long rez-de-chaussée de la maison de campagne les lumières brillent à profusion.

Leur éclat se répand au loin sur le tapis d’émeraude de la pelouse où, immobiles, l’arme au bras, se tiennent des sentinelles dans l’uniforme gris des Confédérés.

Dans la grande salle, brillamment éclairée, un homme, portant l’ample et blanc costume d’été du planteur riche, se promène de long en large, l’air inquiet. Une ceinture chargée de pistolets et bouclée autour de sa taille, fait contraste avec l’éclatante blancheur de son vêtement.

C’est don Ramiro.

Nous l’avons dit, la maison où il a établi son quartier-général est située à quelques milles seulement au sud de Leawenworth, mais elle se trouve dans la région occupée par les Confédérés.

Don Ramiro frappa dans ses mains. Aussitôt un rideau s’écarta non loin de lui ; un guerrier indien, maigre et nerveux, entra et s’arrêta tout près du seuil, les mains croisées.

— Toujours pas de nouvelles des chefs Tall Bull et Satanta ? demanda le sang-mêlé impatiemment.

— Aucune, Seigneur, répondit l’Indien. Seulement, un guerrier des hommes du Nord est là dehors.

— Amenez-le.

Espérant avoir des nouvelles, don Ramiro dévisagea celui qui entrait.

Il eut un signe de tête satisfait, car il reconnaissait l’individu sous l’uniforme bleu des États du Nord.

Nous aussi nous le connaissons déjà.

C’est ce même soldat qui, porteur d’un ordre du général Smith, avait arraché Bill Cody au lit de mort de sa mère, et qui faisait régulièrement partie des ordonnances du général en chef.

— Tiens. C'est Guy Fawkes, s'écria Ramiro. Quel vent te pousse ici ?

J'apporte d'importantes nouvelles répondit le soldat, dont le visage, sans être laid, était marqué d'une expression sournoise et fourbe.

— Vraiment ? ... Et lesquelles ?

Ramiro s'était approché de lui et le regardait, impatient.

— Il m'a été difficile de me faufiler à travers nos avant- postes. Le retour sera encore plus dangereux. C'est un vilain métier que je fais...

Don Ramiro eut un rire moqueur.

— Ce qui veut dire que tu voudrais bien avoir de l'argent, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec dédain.

Il alla à un coffre de métal, dans un coin de la salle, y prit une poignée de pièces d'or et les jeta sur la table.

— Tiens, paie-toi ! fit-il.

Une lueur avide brilla dans les yeux de l'homme. Il se hâta de faire disparaître l'or dans sa poche.

Ma nouvelle est payée, reprit-il. Et d'abord la garnison du fort Hayes ne peut guère tenir plus de deux jours. Les vivres manquent.

Ramiro fit un mouvement de la main.

— Ton renseignement ne vaut pas un liard, l'ami ! s'écria-t-il sans ménagement. Tu n'avais pas besoin d'exposer ta précieuse existence. Je sais cela depuis longtemps.

— Mais j'ai encore quelque chose à dire que vous ne savez peut-être pas, et c'est pour cela que je viens.

— Alors vas-y ! Nous verrons bien si ça en vaut la peine.

— Écoutez d'abord et ensuite vous jugerez, dit l'espion, que les façons dédaigneuses de son interlocuteur irritaient. Il y a chez nous un homme nommé Bill Cody.

Comme par magie, la mine dégoûtée de don Ramiro disparut.

— Ah ! qu'est-ce qui ne va pas, par là ?... Il se trouve que je le connais.

L'espion cligna de l'œil.

Il fait peut-être le même métier que moi ? Est-il engagé à votre service ? demanda-t-il effrontément.

— Je le voudrais, dit Ramiro. Mais qu'as-tu à m'apprendre sur lui ?

— À cette heure il est déjà en route pour le quartier-général de votre armée, expliqua l'espion. Le général Smith veut avoir des plans importants, qui doivent se trouver entre les mains du commandant en chef. Bill Cody est parti pour les voler. Il porte l'uniforme gris, et il se donnera pour un Confédéré.

Pas un trait ne bougea du visage de don Ramiro : seulement une joie satanique luisait dans ses yeux.

— Est-ce vrai, ce que tu me racontes-là, Guy ? demanda-t-il.

— Naturellement, je n'aurais pas risqué ma vie en me glissant à travers les avant-postes, pour vous coller des mensonges.

La figure du sang-mêlé s'éclaircit encore davantage. Il retourna au coffre-fort, ramassa une autre poignée de pièces d'or et les jeta aux pieds du traître.

— Ta nouvelle est bonne. Tu vois que je suis généreux, reprit-il. Tiens tes oreilles ouvertes et regarde autour de toi…

Et maintenant va, que ton absence du fort ne soit pas remarquée.

À peine don Ramiro se vit-il seul, qu'une farouche expression de triomphe se répandit sur son visage.

— Ah ! c'est magnifique ! se dit-il tout bas. Plus vite que je ne l'espérais moi-même, le destin ami amène Bill Cody en mon pouvoir. Naturellement je le rencontrerai dans le camp, et il ne sera sûrement pas disposé à rejeter mes propositions une seconde fois. Il n'aura aucune envie de mourir de la mort déshonorante des espions, mais il s'accommodera volontiers de mes offres, et j'aurai réussi à me faire de ce jeune héros un émissaire dévoué parmi ces odieux volontaires ; et alors la guerre prendra fin… Ce gaillard-là est un homme de génie, et ma foi ! qu'il le veuille ou non, il me promettra fidélité ou il mourra !

~

Sans se donner un instant de réflexion, Bill Cody, notre juvénile héros, s'était mis en devoir de se conformer aux instructions du général Smith.

En s'éloignant de chez lui en éperonnant son cheval, dans la hâte et l'impatience qu'il avait au cœur, Bill voyait de plus en plus clairement ce que le général Smith attendait de lui.

Ce n'étaient pas des Indiens à la rencontre de qui il allait, ces Indiens dont il connaissait si bien les coutumes, les ruses et les retraites.

Les soldats sudistes étaient des blancs comme lui, tout aussi courageux, tout aussi fins, tout aussi adroits.

D'un autre côté le commandant supérieur des Confédérés, le général Forrest, avait la réputation d'être un homme aussi brave que cruel, mais doué d'une intelligence pénétrante. Son regard savait lire jusqu'au fond de l'âme.

Et c'était cet homme contre lequel Bill avait à se mesurer, lui qu'il devait duper. Bien plus, il devait pénétrer jusqu'à ses documents les plus secrets, et les lui dérober.

Comment réussirait-il à s'acquitter de cette mission ?

Et comment, pour commencer, s'introduirait-il dans le camp du généralissime, sans parler d'arriver jusqu'à sa tente ?

Mais avec l'insouciance qui lui était particulière, notre jeune héros secoua les boucles de sa chevelure.

Il croyait en son étoile. Elle le conduirait.

Donc, après un adieu à ses sœurs, lequel avait été un déchirement au milieu des larmes, Bill était revenu au galop au fort Leawenworth.

Le général Smith l'attendait.

Eh bien ! mon brave, êtes-vous résolu à accomplir la tâche que j'ai dite ? commença le général à brûle-pourpoint.

Oui certes, mon général, et je pense que je m'en acquitterai à votre satisfaction.

Ce serait magnifique ! s'écria le général Smith, et son visage ordinairement sévère s'éclaira instantanément. Véritablement, je mets en vous un gros espoir, mon jeune héros ! Le service que vous pouvez rendre à notre patrie est d'une importance tout-à-fait exceptionnelle. Mais êtes-vous bien sûr des voies et moyens que vous devez employer pour arriver au camp du général Forrest ?

— Je le pense, répondit Bill réfléchissant. Avec votre permission, mon général, il me semble bien ne rien oublier...

Il s'interrompit.

Son regard s'était croisé avec celui d'un soldat occupé à écrire devant une table appuyée à un des murs de la chambre.

Il avait semblé à Bill que l'œil de cet inconnu se fixait sur lui, aigu et curieux, comme s'il eût voulu déchiffrer ses pensées secrètes.

Le général Smith avait suivi la direction de ce regard, et, comme Bill se taisait, il se mit à rire gaiement.

— Vous n'avez pas besoin de vous gêner devant mon brave Guy Fawkes, Bill Cody, fit-il de bonne humeur. Fawkes est un ardent patriote, et mon bras droit par dessus le marché. Mais je ne veux pas vous retarder en conversations. Le principal est que vous réussissiez. En tout cas, vous feriez bien, avant tout, de changer de drapeau et de revêtir l'uniforme gris des Confédérés.

— C’est aussi mon intention, mon général, je m’en suis déjà procuré un au fort, qui paraît m’aller passablement. Mon bras blessé me sera commode dans la circonstance. Je me donnerai pour un soldat sudiste, égaré de son corps.

Il s’arrêta, ému désagréablement de nouveau par le regard pénétrant que le scribe appuyait sur lui. Cet homme lui inspirait à première vue une violente antipathie, sans qu’il pût l’expliquer par aucun motif raisonnable.

— Maintenant, à cheval, dit le général amicalement, en lui tendant un papier. Voici votre laissez-passer, qui vous fera la voie libre à travers nos lignes, à l’aller et au retour ; mais pour tout le reste, pourvoyez-y vous-même, comme vous l’entendrez, mon jeune héros. Allons, au revoir en bon état et à bientôt !

La voix du rude soldat tremblait un peu en congédiant le jeune homme pour l’envoyer dans un monde ennemi plein de périls inconnus et redoutables.

Mais la confiance brillait dans les yeux de Bill.

— Au revoir, mon général ! dit-il d’une voix ferme.

Il avait repris la raideur militaire et c’est dans l’attitude réglementaire qu’il sortit de la chambre.

Une fois dehors il examina le sauf-conduit qu’il avait reçu et le cacha avec soin sur lui.

Dans la cour, un bon cheval qu’on avait choisi à son intention l’attendait.

Il s’assura que ses armes, et surtout son fusil, étaient bien chargés.

Puis il enfourcha le cheval hennissant, et partit à la rencontre de l’inconnu.

Il s’était tracé tout un plan provisoire.

Sous le déguisement d’un soldat sudiste, il voulait tenter d’abord d’avoir accès auprès du général Forrest, et ensuite gagner sa confiance, au moyen de prétendues observations qu’il aurait eu l’occasion de noter parmi les rangs des volontaires.

Ce qui viendrait après et comment il pourrait mener à bien la tâche entreprise, il le laissait à sa bonne étoile, qui jusque là l’avait conduit heureusement à travers tous les dangers.

Il allait à un joli trot.

Il y avait déjà plus d’une heure qu’il avait laissé derrière lui les premiers avant-postes de l’année de l’Union et qu’il se rapprochait de ceux des Confédérés.

Il suivait une route forestière, qui semblait tout-à-fait déserte et que l’heure de minuit peuplait de tous les fantômes inquiétants qui hantent les ténèbres.

Tout à coup, l’oreille fine de notre héros saisit un bruit suspect dans le buisson à côté.

Il arrêta vivement son cheval et leva sa carabine, prêt à tirer, mais au même moment il sentit un canon de fusil qui s’appuyait sur sa poitrine.

Il faisait si noir que Bill n’aurait pas même pu reconnaître l’équipement d’un soldat de l’Union.

Pensant qu’il pouvait avoir devant lui une vedette en extrême avant-garde de sa propre armée, il donna en sourdine le mot d’ordre.

Mais l’inconnu lui répondit par un blasphème étouffé.

— Va-t-en au diable, traître ! cria-t-il d'une voix dont le timbre ne parut pas étranger à Bill.

En même temps, avant que celui-ci eût pu bouger, tellement tout s'était fait rapidement et à l'improviste, il entendit le bruit du chien sur la capsule.

La seule pensée qui lui vint fut que sa dernière minute avait sonné.

Mais aucune détonation ne se fit entendre. Le fusil du batteur de broussailles avait raté.

Bill ne voulut pas faire feu.

Rapide comme l'éclair, il leva sa carabine et en laissa re- tomber la crosse, qui résonna sur le crâne de cet ennemi inattendu.

En un clin d'œil Bill sauta à terre.

Il se jeta sur l'homme à moitié assommé et lui mit sur la gorge son *bowie-knife,* promptement tiré de sa ceinture.

— Coquin, pourquoi vouliez-vous me tuer ? interrogea-t-il d'une voix assourdie.

— Grâce ! gémit l'autre. Ne me tuez pas, qui que vous soyez.

Bill hésita.

Il lui parut encore que la voix de son assaillant vaincu lui était connue et même familière.

Juste à ce moment, par un heureux hasard, le disque de la lune, longtemps voilé, dégageait sa portion inférieure du bord d'un nuage noir.

Sa lumière blafarde permit à Bill de jeter un coup d'œil rapide sur le visage du suppliant, dont son genou pressait la poitrine.

Il ne put retenir un cri de surprise et se rejeta en arrière.

— Nad Golden, est-il possible ? bégaya-t-il. Devais-je vous rencontrer dans de pareilles circonstances ?

C'était une certaine connaissance delongue date. Il avait souvent joué avec Bill dans la maison paternelle.

Dans une occasion, Bill lui avait sauvé la vie, et il s'était acquis par là des droits durables à son amitié.

Nad était originaire de l'Est ; mais comme tant d'autres, l'amour des aventures, le désir de faire fortune lui avait fait plier bagage pour le Far-West, et abandonner la maison paternelle pour mener la vie libre de la prairie.

— C'est vraiment idiot, disait Bill très ennuyé. Pauvre garçon, je suis obligé de vous arrêter sur le champ.

Dans la générosité de son cœur d'or, il avait déjà oublié que ce vieux camarade de sa jeunesse avait voulu le fusiller tout-à-l'heure.

Il aida l'homme, qui geignait toujours, à se relever, après lui avoir enlevé ses armes.

— C'est trop idiot, répétait Bill sincèrement. J'aurais mieux aimé faire prisonnier n'importe qui que vous. Il m'est impossible de ne pas vous conduire à Leawenworth. Comment avez-vous pu vous laisser enrôler parmi les Confédérés, car vous en êtes malgré votre uniforme bleu, n'est-ce pas ?

L'autre eut un rire contraint. Il restait assis à terre se frottant la tête et gémissant.

— Ces choses-là arrivent à la guerre, mon cher Bill, grogna-t-il d'un ton aigre-doux. L'ami se tourne contre l'ami et le frère contre le frère. D'ailleurs je ne serais pas votre prisonnier maintenant si mon fusil n'avait pas raté. Je vous entendais venir d'un mille, et j'ai pu m'arranger à loisir pour que vous arriviez droit sur mon chemin... Mais fi ! j'ai failli vous casser la poitrine, et vous m'avez jadis sauvé la vie ! J'ai honte de moi, sérieusement.

— Bah ! ça ne fait rien. Comme vous le dites, c'est la guerre. En tout cas, béni soit votre fusil, qui ne m'a pas visé juste, mon cher ! Mais, dans l'état des choses, vous êtes mon prisonnier, et ça me fait vraiment de la peine de devoir veiller à ce que vous soyez pendu congrûment, mon pauvre Nad.

Celui-ci aussitôt porta avec sollicitude ses mains à son cou.

— Ce serait une sotte plaisanterie. Je suis bel et bien damné d'avance et je n'ai aucune envie de jouir d'une pendaison par dessus le marché ! fit-il d'un ton badin, mais forcé. Mais on pend donc les prisonniers sans autre forme de procès, chez vous ?

— Les prisonniers, non ; mais les espions qui portent notre uniforme par supercherie, répondit Bill. Abrégeons, mon vieux Nad ! Ne vous débattez pas davantage, je n'ai pas de temps à perdre. Donnez-moi les papiers que vous portez sur vous, et je vous conduis à nos avant-postes comme un prisonnier ordinaire.

Nad qui fut devenu très pâle, le regardait.

La pleine lune s'était avancée juste au-dessus d'eux, de sorte qu'ils pouvaient parfaitement se voir et se reconnaître.

— Vous me prenez donc pour un espion ? demanda le prisonnier tout-à-fait maté.

— Non seulement je vous prends pour un espion, mais encore pour un espion qui n'est pas trop fin. Allons, mon vieil ami, abrégeons !

Déconcerté, il soupira, puis répondit :

— Alors, c'est donc vraiment ma vie qui se joue contre ces papiers. En somme, je suis dans votre main, et je sais qu'il vaudrait autant essayer d'échapper au Diable qu'à vous. Aussi est-il plus sensé de vous donner les papiers, plutôt que de les laisser trouver sur moi au fort, et d'avoir pour remerciement une cravate de chanvre au cou.

Bill avait sorti de dessous son uniforme sa lanterne sourde, qu'il prit de sa main blessée.

Puis, le revolver prêt à faire feu dans la main droite, il se fit présenter par Nad les papiers l'un après l'autre.

Il eut peine à ne pas faire un saut de joie.

D'un coup d'œil rapide jeté sur ces papiers, que Nad, toujours sous le canon du revolver, tirait un à un de sa poche et donnait à Bill Cody, celui-ci s'assura qu'ils contenaient des cartes où les positions de l'armée unioniste étaient très exactement relevées, et, en outre, des listes et des notes précieuses sur le nombre des hommes et des officiers et sur les mouvements de troupes projetés pour secourir le fort menacé.

Bill eut bientôt pris son parti.

Il fallait qu'il gardât ces papiers et les portât au camp ennemi. Il ne pouvait pas rêver une meilleure introduction que ces documents.

Naturellement, il informerait le général Smith de sa découverte, et celui-ci ferait subir à ses plans un remaniement complet.

Quelque jeune qu'il fût, Bill comprit tout de suite que des papiers de cette importance ne pouvaient être venus dans les mains de Nad que par une trahison.

Très grave, ayant peine à maîtriser son émotion, il ne s'adressa de nouveau à son prisonnier :

— Écoutez Nad, dit-il, vos papiers sont si importants que je ne peux guère tenir ma promesse.

— Comment ?... s'écria l'autre. Vous voulez me faire pendre ?

— Peut-être pourrai-je l'empêcher. Je ne croyais pas tout d'abord que vous portiez notre uniforme... et celui qui le porte à tort, dame ! chez nous, on le branche sans y regarder de bien près.

— Ô Bill, gémit Nad avec une horrible grimace, pendant que la peur faisait s'entrechoquer ses membres, m'avez-vous sauvé la vie autrefois pour me laisser pendre aujourd'hui ? Est-ce ainsi que vous tenez votre parole ?

— N'oubliez pas que j'ai juré fidélité à la patrie, interrompit notre héros d'un ton résolu. Et avant que je viole ce serment, je livrerai cent amis de ma jeunesse à la potence.

Nad poussa un soupir profondément triste : l'image de la mort blême le faisait claquer des dents.

Bill hésita longtemps ; enfin il dit :

— Écoutez, Nad, dans ces circonstances je ne puis vous préserver du coup fatal que si je vous lâche. Et cela, rien ne me justifierait de le faire, si vous ne me disiez exactement, sur votre honneur, de qui vous tenez ces papiers.

Visiblement le cœur du prisonnier était allégé d'une montagne.

— Est-ce que c'est bien vrai ? demanda-t-il vivement.

Et comme Bill se contentait d'affirmer d'un signe de tête solennel, il reprit :

— Je suis vraiment un très mauvais gars, car, pour me garantir du gibet, je vais y envoyer un autre... Mais tant pis ! J'ai déjà reçu d'autres papiers de la même main que ceux-ci ; je les ai reçus d'un certain Guy Fawkes, secrétaire de votre général en chef.

Bill étouffa une exclamation.

C'était l'homme qu'il avait rencontré dans la chambre du général Smith et qui, du premier coup, lui avait fait une si déplaisante impression !

— Et c'est l'honnête vérité que vous me dites là ? demanda-t-il au bout d'un moment qu'il employa, non sans peine, à recouvrer son habituel sang-froid.

— Oh ! Bill, répondit le prisonnier mortifié, vous ne me connaissez pas encore. Je suis, il est vrai, un grand fourbe ; mais jamais je ne livrerai un innocent au gibet ou au couteau... si ce n'est pour sauver ma propre vie... C'est comme je vous l'ai dit.

— Bien ! alors, écoutez-moi. Je veux vous croire. Jurez-moi que, d'ici à huit jours au moins, vous ne retournerez pas dans le camp de votre généralissime, et je vous laisserai courir.

— Mais c'est avec plaisir, mon cher vieux Billy.

Nad aurait volontiers sauté de joie, si le pistolet de

Bill ne l’avait pas toujours tenu en respect.

— Ce n’est pas encore tout, déclara notre héros après un court moment de réflexion. Qui est-ce qui vous a envoyé chez nous, et à qui deviez-vous remettre ces papiers, au cas où vous seriez retourné sain et sauf au camp des Confédérés ?

— Au général Forrest ; je suis à son service particulier et il me tient en grande estime. Tout cela est bien fini maintenant, car je n’oserai plus me montrer à lui.

— Bon ! c’est tout ce que je voulais savoir. En considération de notre vieille amitié, Nad, je vous donne la liberté et je vais vous relâcher. Mais j’ai votre promesse. Maintenant, conduisez-vous bien, jeune homme, et évitez de venir près de nous, volontaires de l’Union, sous un tel costume : car une autre fois la conclusion que vous savez en découlerait pour vous, et cela avec autant de rigueur que de simplicité.

Ils échangèrent une cordiale poignée de mains.

Bill remonta sur son cheval et revint en hâte vers la ligne des premiers avant-postes, tandis que Nad se glissait précipitamment dans les broussailles.

Cette ligne d’avant-postes fut bientôt atteinte.

Bill put sans difficulté se faire reconnaître par l’officier commandant le plus proche, auquel il donna une courte note pour aviser le général Smith, avec la recommandation urgente de la lui faire porter immédiatement.

Notre héros y informait brièvement le général en chef de ce qu’il avait appris touchant le rôle de traître joué par Guy Fawkes, et le priait en même temps de modifier de fond en comble tous ses plans et projets.

Après avoir réparé le désordre occasionné à son uniforme gris par sa rencontre avec Nad Golden, il repartit dans la direction des avant-postes ennemis.

Le ciel se teintait déjà d'un gris pâle, précurseur du jour, lorsque notre héros arriva, sans autre aventure en vue des gardes de l'armée sudiste.

C'était le moment critique.

Bill adressa une courte prière au Ciel, qui à l'occident était chargé d'un nuage orageux où le soleil levant plaquait des tons vermeils.

Il laissait froidement errer son regard sur cette cité de tentes, qui brillait sous le souffle du vent du nord, lorsque, soudain, sa gorge se contracta.

Toute la tristesse, toute la douleur qui l'avait empoigné et secoué la veille au soir pour la première fois de sa vie, l'assaillit de nouveau.

C'était comme s'il regardait en esprit dans les yeux angéliques de Louisa, et comme s'il y lisait l'instante prière de tourner bride en ce moment suprême, et d'abandonner son entreprise trop follement téméraire.

Mais sur son beau visage, halé par le soleil, pas un muscle ne bougea. Ses yeux brillaient d'une flamme égale et tranquille en regardant l'ascension victorieuse de l'astre du jour.

Il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et galopa vers le camp ennemi, jusqu'à ce que l'appel de la première sentinelle vînt lui faire faire brusquement halte.

— Arrêtez... Qui vive ?

— Ami.

— Donnez le mot.

— Je ne le sais pas. C'est un mot vite dit, répondit Bill en riant avec insouciance. J'apporte des nouvelles pour le général en chef. Faites-moi conduire devant lui.

— En attendant vous êtes notre prisonnier, lui répondit le sergent qui commandait le poste.

Bill s'y attendait bien.

Obéissant, il descendit de cheval et remit ses armes.

Seulement, comme les soldats voulaient le fouiller, il fit brusquement un pas en arrière et renversa d'une secousse l'audacieux qui lui plongeait déjà sa main dans la poche.

— Tout doux ! s'écria-t-il. Les nouvelles que j'apporte ne sont pas faites pour des yeux vulgaires. Le général en chef seul doit prendre connaissance de mes papiers.

Sa voix avait un accent si résolu que le chef de poste, un homme du Kentucky, haut comme un arbre, fut interloqué et fit conduire Bill sous bonne escorte à l'officier qui commandait la garde du camp cette nuit-là.

— Êtes-vous un soldat des États du Sud ? demanda l'officier lorsque Bill comparut devant lui.

— À proprement parler, non. Cependant je tiens pour le Sud, et j'espérais pouvoir remettre au général Forrest d'importants renseignements sur les Yankees.

— Sur les Yankees ? répéta l'officier.

L'accent sarcastique avec lequel Bill avait prononcé ce mot « Yankee », dont les Confédérés se servaient d'ordinaire comme d'une injure pour désigner les volontaires du Nord, le persuada qu'il avait devant lui un ami, un sudiste de bon aloi.

— Très bien ! reprit-il. Il est encore bien matin, mais le général Forrest vous fera bon accueil si vous avez réellement des nouvelles importantes pour lui ?

— Le général jugera.

Une minute après, Bill se trouvait avec son escorte sur le chemin qui conduisait directement au quartier-général.

Notre héros, aussi discrètement que possible, chercha pendant la route à s'orienter dans le camp.

Il était préparé d'avance à trouver réunies là de très grosses forces militaires. Mais la réalité dépassait de beaucoup son attente.

C'était un rassemblement d'hommes armés dont le nombre était tel que les faibles forces mises sous les ordres du général Smith ne pourraient évidemment pas tenir.

Mais il remarqua surtout que le service de la garde du camp était extrêmement rigoureux et bien fait.

Partout où Bill pouvait porter les yeux, il voyait les postes doublés ; aux portes du camp surtout, la garde était forte et vigilante.

Il dut se dire alors qu'en cas de fuite éventuelle, la sortie de ce camp retranché était chose parfaitement impossible.

Ou bien il réussirait à tromper absolument le général Forrest sur ses vrais desseins, où il partagerait le sort de ces deux malheureux, dont les corps inanimés pendaient côte à côte aux branches d'un arbre, sur une éminence, dans le camp.

— Des espions, dit un des soldats avec un geste qui les montrait en passant.

— Le général Forrest n'y va pas par quatre chemins, ajouta son camarade en manière d'explication. Qui ne lui plaît pas au premier coup d'œil est bientôt pendu.

Mais, quelle que pût être l'impression que ces paroles et la vue des deux espions du nord exécutés sommairement avaient produite sur l'âme de Bill, il n'en laissa, du moins, rien paraître, ni sur son visage ni dans ses discours.

— C'est bien fait pour eux, dit-il légèrement. Puisse-t-il en arriver autant à tout ennemi de notre glorieuse cause !

Ces paroles arrachèrent un sourire d'approbation aux soldats. Ceux-ci étaient faciles à tromper. Mais réussirait-il aussi vite auprès du terrible général ?

Bill eut à attendre un moment devant la spacieuse et magnifique tente du commandant en chef.

Bientôt son escorte reçut l'ordre de le faire entrer.

La minute d'après, notre héros se trouvait face à face, œil à œil, si l'on peut dire, avec le redoutable général des États du Sud.

Un coup d'œil sur le visage mâle et beau, mais résolu de cet homme de guerre, fit voir à Bill qu'on l'avait bien informé.

Ses yeux intelligents et impitoyables semblaient réellement chercher à sonder jusqu'au fond des cœurs.

Bill savait que son sort dépendait du début de l'entrevue. S'il éveillait le moindrement les soupçons du général, son affaire était réglée et c'en était fait de sa jeune existence.

Mais cette certitude, quoi qu'elle pût lui faire craindre, n'en trempait que mieux l'énergie de notre héros.

Calme, sans un tressaillement de paupière, il soutint le regard inquisiteur du général pendant une longue et inquiétante minute.

Rien dans la physionomie du général ne trahit le résultat de son examen.

— Qui êtes-vous ? et comment vous appelez-vous ? interrogea enfin le général Forrest sur le ton tranchant du commandement.

— Je suis Virginien et je m'appelle Fred Williams, dit notre héros d'un air modeste.

— Vous n'êtes pas soldat dans notre armée ?

— Non, dit Bill sans détours.

— Et qui vous a envoyé à moi ? demanda Forrest à brûle-pourpoint.

Sans une seconde d'hésitation Bill répondit :

— Nad Golden, général.

— Ah ! et lui-même, où est-il ?

— Il est prisonnier, général.

— Vraiment ! Et de quoi vous a-t-il chargé de m’informer ?

— Je dois vous apporter ici ces papiers. Il a pu, profitant d’un moment favorable, me les passer : ils sont, m’a-t-il dit, d’une extrême importance. Comme vous voyez, j’ai risqué ma vie en apportant cela ici. Les damnés Yankees m’ont touché.

Bill montrait son bras blessé.

Puis il tendit au général les papiers soigneusement mis en ordre.

Forrest les parcourut, sans laisser voir la moindre émotion.

Lorsqu’au bout d’un moment il releva les yeux sur Bill, il sembla à celui-ci que son visage était plus bienveillant qu’auparavant.

— En fait, ce sont des papiers très importants, dit Forrest. Ils n’ont cependant plus grande valeur pour moi, car j’ai déjà changé mes arrangements. Comment se fait-il que Nad Golden vous les ait confiés ?

— Oh ! il me connaît depuis longtemps. Nous étions employés à côté l’un de l’autre comme courriers, dès notre enfance. Il sait que je suis un homme sûr. J’ai accepté sa commission parce que je serais bien aise de vous servir comme éclaireur, et que je voyais là une occasion de vous prouver tout de suite de quelle utilité je peux être.

— Et qu’est-il devenu, Nad Golden ? Les Yankees l’ont-ils pendu ?

— Pas du tout, ils n’ont plus trouvé de papiers sur lui.

— Tant pis pour les Yankees ! fit le général froidement. Nous, nous pendons les espions, même s'ils nous apportent des papiers de la plus haute importance.

En disant cela il dévisageait Bill de son regard le plus perçant.

Notre héros eut un pressentiment, et le cœur lui battit. Il ne pouvait pas se dissimuler davantage que le général le considérait avec une méfiance croissante, qui pouvait être grosse des conséquences les plus fatales pour lui.

— Savez-vous ce qu'il y a dans ces papiers ? demanda Forrest à l'improviste en se rapprochant d'un pas.

Sans broncher sous son regard menaçant, Bill répondit sur le ton d'une entière franchise :

— Je le sais, je les ai étudiés mot après mot, pour pouvoir vous répéter tout, au cas où, par quelque hasard, les papiers eux-mêmes se seraient égarés.

— C'était faire très sagement, dit Forrest avec plus de bienveillance apparente que tout à l'heure. Connaissez-vous aussi le pays ?

— Dans tous les coins. Aussi je crois que je peux m'offrir comme éclaireur. Vous verrez que je saurai bien m'employer.

— Je le crois, répondit Forrest d'un ton équivoque. Quelqu'un qui, comme vous, s'est illustré à Leawenworth...

— Je n'ai pas dit cela, s'écria Bill déconcerté.

— Mais je le sais, mon maître, riposta le général, ironique. Je sais aussi que j'ai un espion devant moi et que je vais le faire pendre.

À ces terribles paroles qui dépassaient ses pires appréhensions, Bill dut faire un effort pour conserver extérieurement son calme et son sang-froid.

— Vous feriez pendre un innocent, et vous récompenseriez un important service par une aussi noire ingratitude ? fit le jeune homme, un pli de mépris aux lèvres.

Le général s'approcha tout près de lui.

— Si, je le ferais… Il accentuait chaque mot d'une manière significative et impressionnante. – Oui, je le ferai très certainement, Bill Cody.

Les trompettes du Jugement dernier auraient retenti à ses oreilles, que notre héros n'eût pas été plus ému qu'en entendant prononcer son vrai nom, et surtout de la bouche de ce général sans pitié.

Tout autre aurait tremblé physiquement, ou tout au moins se serait trahi par quelque tressaillement de muscle.

Mais avec notre Bill, avec ce jeune homme au cœur de lion, il n'en allait point ainsi.

Il eut la perception très nette que cette minute décidait de sa vie ou de sa mort.

Aussi prit-il sur lui, malgré les mouvements désordonnés de son cœur, de soutenir sans défaillance le regard terrible du général et même de prendre une expression de surprise bien marquée.

— Vous plaisantez, dit-il avec autant de naturel que possible. Voilà un nom que j'entends pour la première fois de ma vie. Comment avez-vous dit ?… Bill Cody ?… Un joli nom. Mais le mien me plaît autant, pour le moins, et c'est Fred Williams que je m'appelle.

— Très bien ! fit le général avec une raillerie macabre. Alors nous vous pendrons sous ce nom-là. En tout cas, vous serez pendu, comptez-y.

Pour la première fois, Bill faillit perdre la possession de lui-même.

Ses pensées tourbillonnaient en vol confus sous son crâne.

Mais il se contraignit énergiquement au calme et sut rester maître de lui.

— Suis-je tombé dans une bande de voleurs, ou suis-je en présence du général en chef des Confédérés ? demanda-t-il en élevant la voix.

Forrest fronça le sourcil. Il jeta sur l'audacieux parleur un regard terrifiant, qui aurait certainement imposé silence à tout autre.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-il en frappant le sol du pied. Retenez votre langue !

— Bah ! il y va de ma vie, que vous n'avez pas le droit de prendre. Je vous ai dit qui je suis et que je désire servir le Sud. Si vous ne me croyez pas, faites-moi passer en jugement. Mais me pendre sans avoir rien entendu, c'est un procédé de bandits, non pas le fait de soldats qui ont de l'honneur.

On aurait pu croire un moment que le général dans l'excès de sa colère, allait tirer son épée et coucher sur le carreau l'intrépide Bill.

Mais après un moment de silence pénible et gros d'orage, le général Forrest se mit à rire, moqueur et hautain.

— Bien rugi, mon lionceau, fit-il. Malheureusement ce n'est pas ma manière de me commettre avec des individus de ton espèce et dans ta situation. Mais ton désir sera exaucé, et tu comparaîtras aujourd'hui même devant le Conseil de guerre.

Il frappa dans ses mains.

Aussitôt entrèrent les mêmes soldats qui avaient amené Bill devant le commandant en chef.

Le bras tendu, Forrest leur montra le malheureux Bill.

— Emparez-vous de cet homme, c'est un espion, ordonna-t-il. Vous m'en répondez sur votre tête. Conduisez-le au grand poste, et là qu'on l'enferme avec soin.

— Mais général… écoutez donc encore… protesta Bill, dans un effort suprême et désespéré pour le convaincre.

Mais le général lui tourna le dos.

— Enlevez cet espion, dit-il d'un ton glacial. Qu'on exécute mon ordre. Deux hommes seront constamment de garde auprès de lui, jusqu'à ce que le Conseil de guerre l'appelle à sa barre… Emmenez-le.

Brutalement, les soldats s'assurèrent du malheureux.

— Les mains derrière le dos ! commanda l'un, pendant que l'autre préparait une corde pour le lier.

Un regard sur les traits obtus de ses gardiens montra clair comme le jour à Bill que toutes les prières de ne pas être soumis à ce traitement outrageant ne seraient pas écoutées.

Le général était toujours là, fixant sur lui son œil froid et altier. Toute résistance à cette puissance supérieure dans le camp même des ennemis eût été évidemment folie pure.

Bill, le visage rouge et les lèvres serrées, mit donc ses mains derrière son dos, et se laissa ignominieusement attacher par les soldats.

Sous les liens dont ils le serraient avec rudesse, il sentit s'aviver cruellement la douleur de son bras blessé. Mais le généreux jeune homme serait mort plutôt que de laisser échapper la moindre plainte.

Fier, la tête haute, il sortit de la tente, et, entre ses deux gardiens, à travers les rues du camp, se dirigea vers le poste de la garde principale.

Leur chemin passait de nouveau près des arbres où les cadavres des deux espions de l'Union se balançaient au vent.

Vision pleine d'horreur, qui lui rappelait qu'il serait lui-même pendu auprès des deux suppliciés avant que s'éteignît la lumière du jour, à moins qu'un miracle ne se produisit le sauvant d'une mort infamante.

Mais quel miracle pouvait se produire ?

Comment lui viendrait un secours, à lui isolé, qui se voyait sous la surveillance de toute une grande armée ?

Et pourtant, quelque terrible que sa position fût devenue inopinément, le jeune homme ne perdit pas l'espoir.

Bill Cody, après comme avant, croyait toujours en son étoile.

S'il avait pu revenir à ce moment dans la tente du généralissime, la dernière lueur d'espérance se serait envolée de son âme héroïque, pour la laisser en proie à toutes les horreurs du plus effroyable désespoir.

Soulevant la longue tenture qui séparait comme une muraille la principale chambre de la tente d'une autre pièce voisine, don Ramiro venait de faire son apparition.

Il avait à l'insu de Bill entendu toute sa conversation avec le général Forrest.

En entrant, il alla serrer la main du généralissime.

— Cette comédie me pesait, déclara celui-ci. S'il n'y avait eu que moi, le jeune coquin serait déjà branché.

— Ce serait au grand dommage de nos vrais intérêts, répondit don Ramiro, en écartant d'un geste cette supposition. Comme je vous l'ai déjà dit, général, ce Bill Cody, malgré sa jeunesse, vaut toute une armée d'éclaireurs, et c'est pour cela qu'il faut nous assurer ses services.

— Si cela se peut, grommela Forrest en haussant les épaules, tout en invitant son hôte à s'asseoir avec lui à une table où un esclave noir mettait le couvert du déjeuner.

— Le gaillard a de l'intelligence et de la volonté. Sa domination sur lui-même était vraiment digne d'admiration. J'aurais cru ses assertions sans chercher plus loin, si je ne vous avais pas eu, don Ramiro, pour me fournir d'avance les preuves irrécusables du contraire. Mais prenez garde ! Ce jeune homme mourra plutôt que d'être infidèle à son serment, et il nous trahira à ces maudits Nordistes.

Don Ramiro eut un rire qui découvrit ses dents pointues de bête de proie et rendit sa physionomie hideuse.

— Ce n'est pas ce que j'espère, dit-il négligemment en se servant de la viande froide que le nègre lui présentait obséquieusement sur un plat. Ce Bill Cody serait la première créature humaine que j'aie rencontré, qui préférerait son serment à sa vie... et quand il se trouvera sous le gibet, les genoux vacillants et le cœur prêt à défaillir, il sera à nous, soyez-en sûr.

— Mais si votre connaissance des hommes était en défaut dans le cas présent, et que le jeune homme ne se mit pas à ramper à la vue du supplice ? ...

Don Ramiro haussa les épaules.

— Si l'expérience tournait si mal, eh bien ! il serait pendu demain matin, et on lui donnerait encore une nuit pour la réflexion.

Et avec insouciance, comme si ce n'était pas de la vie florissante et pleine de promesse d'un homme jeune, intelligent et brave qu'ils venaient de décider irrévocablement, ils continuèrent à déguster leur abondant et savoureux repas du matin.

À la même heure on poussait une écuellée de soupe devant Bill Cody, par terre, dans la tente obscure où il était enfermé.

Mais, d'un geste de fier mépris, il repoussa du pied l'écuelle.

Il serait mort de faim plutôt que d'accepter sa nourriture de la main de l'ennemi.

Et d'ailleurs il avait le cœur si gros... ah ! si gros et si lourd ! ...

Fritz le bègue

Le général Smith arpentait sa chambre de long en large, dans un état de grande agitation.

Il tenait à la main la note courte, mais si chargée de choses, que Bill lui avait envoyée en toute hâte des avant-postes.

Quelques officiers, qui se trouvaient dans sa chambre malgré l'heure matinale et à qui il adressait de temps en temps la parole, ne semblaient pas moins émus que lui.

— Guy Fawkes n'est pas au fort, réellement ? demanda-t-il au moment où un nouvel officier entrait précipitamment pour lui faire un rapport de service sommaire.

— J'ai fait moi-même l'appel de tous les hommes, répondit le nouveau venu. Il n'est pas là. Mais le poste vingt-sept m'a fait connaître que Guy Fawkes un peu après la retraite, et aussi hier soir, vers dix heures et demie, a quitté le fort en montrant un laissez-passer de votre main, mon général.

Smith frappa du pied. Sa figure martiale se colora sous l'influence d'une violente colère.

— Ce coquin ! Il faut qu'il ait contrefait mon écriture, car jamais je ne lui ai rédigé semblable laissez-passer. Maintenant je crois jusqu'au moindre mot ce que cet excellent Bill Cody m'a fait savoir... Mais c'est vraiment trop infâme. Le misérable avait toute ma confiance. Je n'aurais jamais cru une trahison possible de sa part. À quelle compagnie appartient Fawkes ?

Un officier de haute taille, la barbe noire et la physionomie fermée et comme coulée en bronze, s'avança.

— À la mienne, mon général.

— Ah ! capitaine Brann, c'est à la vôtre. Parfaitement, je me souviens. C'est vous qui m'avez proposé il y a quelque temps cet individu pour secrétaire.

— Est-ce un reproche, mon général ? fit l'officier vivement. Je tiens Fawkes pour le plus honnête des hommes, incapable d'une trahison. Il expliquera son absence en même temps que son retour. Au reste, qu'est-ce que c'est que ce Bill Cody – si tant est que ce soit son nom – qui ose se permettre de jeter le soupçon sur des soldats éprouvés ? Où sont les papiers que Fawkes aurait livrés traîtreusement à l'ennemi ?

— De sa trahison il ne peut y avoir aucun doute, déclara l'officier qui venait d'arriver. J'ai fait procéder à une perquisition minutieuse dans ses effets et j'ai trouvé les preuves écrites que voici.

— Donnez-les ! s'écria le général avec empressement.

On aurait pu croire que le capitaine Brann faisait un mouvement comme pour arracher les documents à son camarade avant que celui-ci eût eu le temps de les transmettre au général.

En même temps une émotion terrible agitait son visage impassible d'ordinaire.

Mais les officiers étaient trop sous le coup de la surprise causée par ces révélations, pour s'inquiéter des jeux de physionomie de leur camarade.

De son côté le général Smith était trop ému pour s'étonner que Brann s'approchât tout contre lui et qu'il étudiât d'un air inquiet les papiers compromettants par-dessus son épaule.

Sa physionomie devenait graduellement plus libre et moins soucieuse ; à la fin, toute la gêne de ses traits, tendus jusqu'à se contracter, avait entièrement disparu.

— Ces documents sont en effet accablants au premier chef, dit-il du ton décidé qui lui était habituel. J'ai eu entière confiance en Fawkes. Mais c'est un traître et il mérite la mort.

— Il faudrait auparavant tenir le gaillard, gronda le général. Quel affront que pareille chose se produise dans un fort commandé par moi !

— Fawkes reviendra dans tous les cas. Il ne peut pas se douter qu'il est découvert, dit aussitôt le capitaine Brann parlant avec une singulière précision. Il peut avoir rendez-vous au-delà des avant-postes avec un complice. Mais il est trop absurde que ce Bill Cody ne soit pas à la Place pour jeter au visage de l'homme ses écrasantes accusations.

— Avant toute chose amenez-moi l'individu, le Fawkes ! dit le général non sans impatience.

— Avec votre permission je vais me rendre aux avant-postes et y faire une ronde. J'espère, au cours de cette opération, rencontrer Fawkes qui m'est bien connu, et clore promptement cette affaire.

Si l'état d'esprit du général avait été plus calme, il n'aurait pas manqué de trouver le zèle du capitaine surprenant, d'autant qu'il passait pour un officier sans grande ardeur.

Mais, dans la circonstance, il le remercia en lui serrant la main.

— Oui, amenez le gaillard à la Place. Il faut que j'aie une certitude.

— Je ferai de mon mieux, mon général. Le capitaine Brann salua et quitta la salle.

Si le général Smith avait pu voir l'expression d'ironie qui se répandit sur les traits du capitaine lorsqu'il fut dehors, il aurait aussitôt révoqué son ordre.

Brann se rendit en hâte à la chambre qu'il habitait dans le fort.

Là il alluma une lumière. Il ferma la porte et les fenêtres, dont il tira les rideaux avec soin.

Alors il alla vers une armoire, la déplaça, non sans effort, se baissa sur le plancher mis à découvert, et en souleva une lame qui était mobile.

De cette cachette il retira une poignée de papiers…

Puis il remit soigneusement la chambre en ordre, alla à la cheminée et brûla les papiers l'un après l'autre.

Lorsque le dernier morceau eut disparu dans les flammes et qu'il eut, par surcroît de précautions, palpé et passé entre ses doigts les cendres qui restaient, le capitaine respira comme s'il avait un gros poids de moins sur la poitrine. Il se releva.

— Mille tonnerres ! J'en suis sorti, mais je n'en menais pas large, murmura-t-il dans sa barbe noire. Si le vieux avait conçu le moindre soupçon à mon endroit et qu'il eût fait perquisitionner ici, j'aurais bien pu moi aussi, gambiller à la fourche d'une branche… C'est fâcheux pour les papiers, mais ma vie m'est encore plus chère que l'or des rebelles…

Il s’agit maintenant de faire disparaître ce Fawkes. C’est dommage ! Le gaillard était si utile !... Il me plairait joliment d’en retrouver un aussi adroit, toujours dans les bureaux du général en chef.

Il mit sa ceinture d’ordonnance, y glissa un revolver et sortit de sa chambre.

Lorsqu’il eut le fort derrière lui, le cri des sentinelles, tout autour, l’avertit qu’il était cinq heures.

— Il est grand temps, murmura Brann à part lui. Ce Fawkes ne peut plus rester longtemps dehors. Par bonheur je connais la direction exacte d’où il doit venir, et il ne saurait rester inaperçu.

Ce disant, le capitaine se mit à courir.

Il ne ralentit le pas que lorsqu’il atteignit les derniers avant-postes.

Il les dépassa et marcha vers une éclaircie au-delà de laquelle la forêt se dressait de nouveau.

Le capitaine s’y enfonça et reprit sa course à travers le bois silencieux et encore plein de l’obscurité nocturne.

Au bout d’un quart d’heure de cette même allure il s’arrêta soudain.

Son oreille exercée avait perçu dans le lointain le battement des sabots d’un cheval venant au devant de lui.

Brann n’avait eu que le temps de se dissimuler derrière un gros sapin, quand le souffle du cheval se fit entendre tout près.

L’aube commençait à poindre, à peine perceptible.

Le capitaine aux écoutes vit tout-à-coup se dresser devant lui la forme d'un cheval qui paraissait énorme dans le gris indécis du crépuscule.

— Eh Guy ! Holà ! fit le capitaine à voix basse. Arrêtez... C'est moi !

Mais le cavalier ne paraissait pas avoir la moindre envie de donner suite à cette invitation.

Au premier appel du capitaine une exclamation de terreur s'était échappée de ses lèvres. Et maintenant il faisait mine de donner de l'éperon à son cheval et de vouloir s'éloigner en redoublant de vitesse.

— Arrête donc, tête de sot ! cria encore le capitaine de manière à ne pas se faire entendre de loin. Ne reconnais-tu pas ma voix ? Je suis le capitaine noir.

En même temps il sautait à la bride du cheval.

Taillé en hercule comme il l'était, il parvint à briser l'élan de l'animal. Il entendit alors une voix, qui ne ressemblait nullement à celle de l'homme qu'il attendait, lui dire :

— Vous êtes le capitaine ?... Le capitaine Brann sûrement, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, fit le capitaine déconcerté et effrayé à son tour. Mais vous, vous n'êtes pas Guy Fawkes. Non, par le Diable, ce n'est pas vous. Qui êtes-vous donc ?

— Vous ne me reconnaissez pas, capitaine ? Je suis Nad Golden...

— Mille tonnerres !

Le capitaine, dans son étonnement, recula d'un pas.

— Ainsi c'est à toi que ce damné Bill Cody a enlevé les papiers ?

— Comment, vous savez cela ? s'écria, stupéfait, cet honnête et vaillant Nad. Mais c'est vrai, vous avez raison.

— Tu es un joli imbécile, gronda Brann. Raconte, que s'est-il passé ?... Et surtout comment montes-tu le cheval de Guy ?

— Il n'y a aucun sortilège sous roche, capitaine : tout est arrivé très naturellement, dit Nad Golden qui, sur un signe de l'autre, se laissa glisser de son cheval. Bill Cody m'est tombé dessus et en un clin d'œil il m'avait enlevé mes papiers. Tout considéré, c'est un garçon superbe. Mon crâne bourdonne encore du coup qu'il m'y a asséné.

— Avance !... avance ! pressait Brann, avide de tout savoir. Tu penses peut-être que c'est le moment de nous délecter aux charmes de la conversation ?

— Eh bien ! si je voulais me garder de la potence, il fallait ne pas regimber sous la main de Bill Cody et lui dire tout ce que je savais.

Un rire rauque et méprisant entrouvrit les lèvres de son interlocuteur.

— Canaille ! éclata-t-il. Ainsi tu as dit à ce pouilleux d'où tu tenais les cartes qu'il a trouvées sur toi ?

— Pouvais-je faire autrement ? La chemise est plus près de la peau que la robe, et la charité bien ordonnée m'engage à sauver ma vie plutôt que celle d'un autre... Mais tranquillisez-vous, capitaine. Votre nom n'a pas été prononcé... Il n'y a que le pauvre Guy Fawkes qui doit croire... Mais, après tout, c'est bien lui qui m'a donné les papiers... Qu'il les eut reçus de vous d'abord, c'est ce que j'ai tu comme un gentil garçon.

Le capitaine noir respira plus légèrement.

— Je vois maintenant que tu n'es pas si bête que je croyais, dit-il... Mais continue. Qu'as-tu fait ensuite ?

— J'ai songé aux moyens de sauver ce pauvre Guy Fawkes. Par bonheur il m'avait dit hier incidemment, en me remettant les papiers, que, dans tous les cas, il devait aller pendant la nuit chez don Ramiro. Je me rappelai cela... et naturellement je pris mes jambes à mon cou et rivalisai avec le vent pour avertir Guy à temps, si c'était possible.

— Et ? ... fit simplement le capitaine.

— Tout va bien, reprit Nad en riant sans plus de soucis. Il n'a pas eu trop peur quand je l'ai rattrapé, à quelque deux milles d'ici. Après que je lui eus tout raconté, naturellement il s'est jeté dans la broussaille. Mais il avait une lettre de don Ramiro pour vous, et comme je portais l'uniforme bleu, Guy m'a donné le laissez-passer du général Smith, et j'ai accepté la mission périlleuse de vous apporter la lettre à sa place.

Le capitaine noir étouffa une imprécation.

— Tête de sot ! siffla-t-il entre ses dents. Remercie ta bonne étoile qui t'a fait me rencontrer. Sans cela tu pendrais par le cou dès ce soir. Toute l'histoire a déjà été rapportée au général et les avant-postes ont reçu l'ordre de s'emparer immédiatement de Guy Fawkes et de lui retirer la passe forgée par lui.

— Malédiction ! s'écria Nad. J'aurai été bien près de m'échauder deux fois dans le même jour. Je vous remercie joliment.

— Où as-tu la lettre ? demanda le capitaine.

— Ici !

Il faisait alors assez jour pour que le capitaine pût reconnaître l'écriture.

Lorsqu'il l'eut parcourue jusqu'au bout, il appuya son regard pendant une longue minute sur Nad Golden qui, dans ses vêtements militaires déchirés et souillés de boue, avec ses cheveux semés de caillots de sang et son visage enflé, faisait assez piteuse mine.

— Ne m'as-tu pas dit tout-à-l'heure que tu connaissais Bill Cody depuis longtemps ? demanda le capitaine avec une curiosité évidente.

Nad se contenta d'incliner la tête.

— Alors tu connais aussi ses sœurs, hein ?

— Si je les connais ! Nous nous sommes maintes fois, étant enfants, assis devant la même soupière, et disputés pour avoir la cuillère, déclara Nad Golden, heureux de ces souvenirs.

— Alors écoute, dit le capitaine après un autre instant de réflexion. À l'heure qu'il est, Bill Cody doit être dans l'impossibilité de nuire et il ne peut traverser mes plans. Pour tout dire, le général Smith l'a envoyé dans le camp des Confédérés.

— Oui, je sais. Guy Fawkes me l'a dit.

— Ils le pendent là-bas maintenant, c'est sûr.

— Dommage ! C’est un brave et gentil garçon. Je lui aurais souhaité un meilleur sort, dit Nad sincèrement ému.

— Retiens ta langue, tête de sot, et écoute plutôt ce que j’ai à te dire, grogna brutalement Brann, irrité. La peste du drôle ! il nous a causé assez d’ennuis. Écoute donc. Dans la maison des Cody se trouve une jeune fille du nom de Louisa. Cette jeune fille était au fort et elle s’est transportée là hier, sur le désir exprès de Bill Cody. Comme il me l’écrit ici, don Ramiro prend un grand intérêt à cette jeune fille. Il te faut gagner la confiance des habitants de la maison et de la fille, guetter l’occasion et trouver un moyen quelconque pour me faire chaque jour un rapport exact... Compris ? ...

— Oui, mais que fera-t-on de la jeune fille ? demanda Nad. Je suis un honnête homme, capitaine, et si je tiens pour le Sud, je ne voudrais pas commettre une vilenie.

— Qui te parle de cela, tête de sot ? riposta Brann, l’air mauvais. Ce que don Ramiro veut de la jeune fille et qui elle est, je ne le sais pas moi-même. En tout cas, tu as juré d’obéir ponctuellement et tu connais les terribles conséquences de la désobéissance. Dans ton uniforme, personne du voisinage ne concevra de soupçons, et s’il survenait quelque chose, réclame-toi de moi. Ce soir, ou au plus tard demain, j’attends de tes nouvelles. Et maintenant fais un détour pour éviter les avant-postes, et dirige ton cheval vers la maison des Cody.

Là-dessus il laissa Nad en plan et rebroussa en chemin.

Pendant que ce valeureux citoyen le suivait des yeux, sa physionomie s'assombrissait de plus en plus.

Enfin il monta à cheval, perplexe et maussade.

— Il faut que j'obéisse, c'est bon, mais ça ne change rien… Nous vivons en guerre aussi, c'est vrai… Bill Cody lui-même ne saurait m'en vouloir si je me rapproche de ses sœurs… mais s'il y a du mal, je n'y tremperai pas… Le capitaine noir a le temps de se tromper sur mon compte avant que je passe aux Nordistes.

Il donna de l'éperon à son cheval et décrivit à travers l'épaisseur du bois un long circuit autour des avant-postes.

Il faisait déjà grand jour lorsque Nad Golden atteignit la maison amie où Bill Cody avait passé les plus belles années de son enfance.

C'était une auberge au coin d'une route forestière, et la salle commune était toujours ouverte aux étrangers ; aussi Nad avait-il résolu d'entrer et d'attendre, pour voir si la reconnaissance ne viendrait pas de ses anciennes compagnes de jeu, les sœurs de Bill.

Il avait pensé juste.

À peine était-il entré dans la maison, laquelle lui sembla extraordinairement silencieuse et déserte, et qu'il se fut installé dans la pièce réservée aux consommateurs, qu'une belle et svelte jeune fille vint à lui avec des yeux étonnés et interrogateurs.

C'est vous Nad ? … C'est bien vous vraiment ? demandait l'aimable demoiselle qui était une des sœurs de notre héros.

Turc, le fidèle gardien de la maison était couché derrière le poêle. Il se leva et vint flairer le nouvel arrivant. Aussitôt il se mit à gronder, et comme Nad voulait le caresser, il chercha, contre sa coutume, à lui happer la main.

— Eh bien Turc ? qu'est-ce qui te prend ? s'écria Élisa en le repoussant. C'est Nad, l'ami Nad, ne le reconnais-tu pas ?

Mais le chien qui avait le nez plus fin que sa jeune maîtresse, pressentait le danger que ce client apportait avec lui dans la maison.

Il se retira derrière le fourneau, le poil hérissé, et continua de grogner et de surveiller Nad avec méfiance.

— Il n'a pas l'air de me souhaiter la bienvenue, dit Nad avec un rire forcé. Mais vous aussi, Élisa, vous faites triste figure... Allons, qu'avez-vous, jeunesse ? Appelez donc la mère et la sœur que je leur serre les mains... et pour moi-même servez-moi une collation et de quoi boire frais. Je suis las, moulu, mort de fatigue.

— Vous avez l'air assez effrayant en effet, dit Élisa dont les yeux s'étaient remplis de larmes... Eh mon Dieu ! vous êtes sûrement blessé... Ah ! cette terrible guerre...

— Bah, ne vous tourmentez pas pour une ou deux estafilades qui ne signifient rien, reprit Nad, avec son incorrigible manie de plaisanter. En tout cas, mon estomac lui, est grièvement blessé : un bon emplâtre de jambon lui ferait le plus grand bien... Mais pourquoi ne riez-vous pas, jeunesse ?... Et ce crétin de Turc qui gronde là-bas, comme s'il voulait m'avaler !... Est-ce que vous êtes détraqués, tous ?...

Mais la jeune fille ne répondit qu'en secouant la tête et se hâta de sortir en pleurant.

Nad se trouva donc seul dans la salle.

Il se mit alors à regarder autour de lui. La première chose qu'il aperçut fut un nœud d'étoffe noire à la porte de la pièce voisine. Il resta interdit.

C'est dans toute l'Amérique, le signe habituel qui notifie que la Mort est entrée dans la maison.

Ainsi il se conduisait comme dans une auberge, et le crêpe de deuil était attaché à la porte des appartements particuliers de la famille !

Nad était déconcerté. Il lui vint alors pour la première fois à l'esprit qu'Élisa, jadis si gaie, était vêtue de noir et que son visage était inondé de larmes.

Lorsqu'elle revint et qu'elle mit devant lui le mets et la boisson, il la questionna avec empressement.

— Dieu nous aide ! s'écria-t-il lorsque la jeune fille lui eut raconté en sanglotant la cause de son chagrin. Votre excellente mère est morte et ne repose pas encore sous terre ! ... Et que devient Bill ?

— Ah Dieu ! c'est encore là le terrible, répondit Élisa en pleurant avec plus de violence. Comme vous, il est soldat et il a été obligé de partir en mission hier. Nous devons attendre son retour pendant trois jours pour l'enterrement de notre mère... et s'il n'était pas revenu au bout de ces trois jours, c'est qu'il ne reviendrait plus, conclut la jeune fille en éclatant brusquement en sanglots.

Nad sentit quelque chose qui le serrait à la gorge, en voyant la douleur inconsolable de son ancienne camarade de jeu.

Il ne savait que trop que Bill Cody ne reviendrait jamais de sa périlleuse expédition et qu'il était même à ce moment-là un homme mort, bien avant qu'on eût couché le corps inanimé de sa mère chérie dans le sein glacé de la terre.

D'un mouvement instinctif il tendit la main à Élisa.

— Ah ! Nad, dit-elle, je suis si contente que vous soyez venu ! C'est une consolation de voir un visage qu'on a connu aux anciens jours de bonheur… Nous sommes si inquiètes… comme s'il était arrivé quelque chose à notre bon Bill… Et que deviendrions-nous alors ? Nous sommes déjà si seules dans le monde.

C'est en vain que Nad cherchait quelque chose à répondre à cette douleur débordante. Il avait toujours une sensation de brûlure et d'étouffement dans le gosier.

Lorsque la jeune fille fut sortie de la salle, il repoussa son assiette.

Quelque appétissante que fût l'odeur du repas qu'on lui avait servi, son besoin de manger avait complètement disparu.

Il se sentait rougir de lui-même. N'était-il pas un vrai Judas, et en train d'apporter dans cette maison, déjà vouée au deuil et au chagrin le plus profond, le poids écrasant de nouvelles souffrances ?

Pauvre Bill ! Comme il avait été chevaleresque jusqu'au bout ! Il l'avait jadis retiré de l'eau, avec le dévouement d'un bon chien qui secoue ses poils mouillés, après le sauvetage, en sautant de joie autour de celui qu'il a sauvé.

Sans cet acte héroïque de Bill, Nad Golden serait depuis longtemps au tombeau.

Mais Bill ne s’en était pas tenu là. Il avait toujours été un camarade fidèle et franc comme l’or. Et comme il s’était bien conduit envers lui la nuit dernière ! quoique ce ne fût que parce que son fusil avait fait long feu que Nad n’était pas devenu le meurtrier de son ami d’enfance.

— C’est honteux ! gémissait Nad Golden, la tête dans sa main, en faisant presque abstraction de lui-même. Deux fois le pauvre garçon m’a donné la vie, et maintenant qu’il est dans de si mauvais draps, je ne peux seulement remuer la main pour tâcher de lui rendre tout ce qu’il a de cher... Et si je voulais le faire, à quoi réussirais-je ?

Il se tourna vers le chien qui recommençait à grogner sourdement.

— Oui, Turc, tu as raison, dit-il à demi-voix, bourrelé de remords. Dis-moi des sottises ! Je ne mérite pas autre chose. Ton pauvre maître ne reviendra plus, ils lui auront fait son affaire avant que le jour soit fini. Et moi, misérable, je suis ici, sur une chaise, à l’abri ! ... Gronde, âme fidèle, tu as, sans te tromper, flairé le traître en moi...

À ce moment il s’interrompit au milieu d’un mot, et fit un effort inefficace pour se lever.

Une main, lourde et dure comme du fer, s’était abattue sur son épaule et le maintenait fixé sur son siège.

D’un bond puissant, Turc sauta de derrière le poêle, et, avec des grondements et des grincements de dents qui ne présageaient rien de bon, vint se placer à côté du gigantesque inconnu dont le bras clouait, sur sa chaise, sans effort apparent, Nad qui se tordait en vain.

Depuis un moment déjà cet homme était entré inaperçu dans la chambre, par une porte latérale.

Il avait pu ainsi, sans être remarqué de Nad, entendre sa confession faite à demi-voix.

— Silence, pas de bruit ! dit-il au moment où, dans son trouble, Nad ouvrait la bouche pour crier au secours.

— Mais je vous le demande, qu'est-ce que vous me voulez ?

— Silence, pas un mot tout haut ! répondit l'étranger d'un ton et d'un air réprobateurs. Il y a des femmes qui gémissent dans la maison, et qui ont le cœur assez gros. Nous ne voulons pas, je suppose, augmenter leur peine sans nécessité.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Qui êtes-vous, d'abord ? et de quel droit me mettez-vous la main dessus ? bégaya Nad, qui ne savait pas encore comment la chose était arrivée.

— Je suis l'ami de Bill Cody, dit simplement le géant ; je sais où il a été envoyé ; et vous, mon petit ami, vous le savez aussi. Vos paroles de tout à l'heure m'en ont donné la certitude : et comme je suis curieux et que j'apprendrais volontiers quelque chose de plus, je vous requiers de me raconter tout ce que vous savez.

— Et si je ne sais rien ? dit Nad furieux, en faisant un nouvel et inutile effort pour se délivrer de la poigne de ce grand gaillard.

— Alors vous êtes un damné menteur, car vous en savez assez... J'ai parfaitement entendu tout ce que vous avez débité au brave Turc.

— Et si je me refuse à parler ?

L'homme ricana d'un air irrité.

— Alors d'un tour de main je coucherai à terre un cadavre de plus dans cette maison, gronda-t-il ; ça ne serait pas bon pour votre santé, mon petit ami. Vous avez mis ma patience à l'épreuve assez longtemps. Allons ! laissons la grande salle et venez dans ma chambre, là tout près. Nous avons encore quelques mots à échanger, vous et moi.

Et bon gré, mal gré, l'énorme poigne enleva Nad et l'emporta dans la chambre voisine.

Là, le géant le campa lourdement sur le lit et se plaça devant lui.

— Eh ! donc, mon garçon, nous allons une bonne fois causer clairement, nous deux. Faites attention ! Bill Cody est mon ami. Il m'a, pendant son absence, constitué le gardien de ses sœurs. Je désire conséquemment qu'on ne touche pas à un cheveu de sa tête, aussi vrai que je m'appelle Bob le Sauvage.

— C'est vous Bob le Sauvage ? fit Nad très troublé.

— Comme je vous le dis, mon petit. Est-ce que ce nom ne vous plaît pas ? Moi, je le trouve aussi bon qu'un autre. Quant au vôtre, il vous appartient peut-être légitimement, car nos jeunes filles vous connaissent ; mais votre pelure est fausse, et je veux piquer un crocodile à la queue si vous n'êtes pas un espion des rebelles.

— Vous auriez de la peine à prouver cela, dit Nad qui n'était pas à la noce.

— Croyez-vous ? Bon !... Alors quel numéro porte votre jaquette bleue ?

— J'appartiens au régiment du Kansas, répondit immédiatement Nad.

Une grimace qui pouvait passer pour un sourire contracta les traits de Bob.

— Bien ! Dites alors où se trouve votre régiment, les Jennison-Jayhawkers ?

— Au fort Hayes.

— Vous êtes bien informé. Et pourquoi n'êtes-vous pas là-bas, dites ?

Nad fut un peu embarrassé et ne savait pas trop ce qu'il devait répondre.

— Eh bien, est-ce pour demain ? demanda Bob.

Et avec le plus grand calme, comme pour aider la mémoire de Nad qui changeait déjà de couleur, il tira délibéré- ment de sa poche un immense pistolet, dont il appuya la gueule sur le front frissonnant de son interlocuteur.

— Écoute-moi bien, mon garçon ! dit-il. Crois-tu vraiment, jeune singe, que tu pourrais apprendre à Bob le Sauvage comment on fait les grimaces ? Allons, laisse-toi tirer les vers du nez. Je suis justement revenu du fort Hayes en même temps que Bill Cody, de sorte que je sais à quoi m'en tenir. Donc dis-nous la vérité : autrement je fais sauter ta cervelle de pitre avec ce gentil petit pistolet, et je te fais pendre comme espion par dessus le marché. Comprends-tu, mon petit ange ?

Toute l'assurance de Nad s'était évanouie.

Il n'avait plus aucune envie de faire le brave, et sa vie, cette fois comme toujours, lui était plus chère que celle des autres.

— Désarmez-le, il pourrait partir, gémit-il pendant qu'il réfléchissait rapidement à ce qu'il dirait sans inconvénient à son tourmenteur.

Il avait pitié, il est vrai, de Bill et de ses sœurs, dont la cruelle destinée le touchait sincèrement. Mais il n'étendait point cette sympathie jusqu'à se mettre lui-même en péril.

— Écoutez donc, je vais tout vous dire, fit-il avec un profond soupir. Je ne suis pas un espion et j'ai juré fidélité à l'Oncle Sam, aussi bien que vous. Je suis du septième régiment du Kansas, mais j'ai passé des semaines en captivité, que vous me croyiez ou que vous ne me croyiez pas. Par un hasard, j'ai réussi à m'échapper du camp du général Forrest la nuit dernière, juste au moment où l'on venait de saisir un espion, et cet espion était le pauvre Bill Cody… et j'ai su aussi qu'ils devaient le pendre avant la fin de la journée… Voilà, c'est tout. Je ne sais rien de plus.

Bob ne perdait pas facilement son sang-froid.

Cependant il ne put s'empêcher de sentir un léger frisson.

Ce que l'homme disait pouvait être vrai, après tout.

Il aurait dû accompagner Bill la nuit précédente.

Il aurait dû mieux connaître la nature de sa mission ; et quoique Bill ne lui eût certainement confié aucun pressentiment de la mort, il n'aurait pas été mauvais ni désagréable d'être là quand on s'était emparé de son vaillant ami.

Un instant, il sembla que le chagrin, qu'il ressentait du malheur arrivé à Bill bouleversait l'esprit de ce rude chasseur de la prairie. Mais il surmonta bientôt son émotion.

— Écoute encore, garçonnet ! Pas de faux-fuyants ! reprit-il d'une voix sourde en brandissant son grand pistolet. Je t'ai entendu, de l'autre côté, parler d'autre chose au chien... Qu'est-ce que tu disais, à propos d'un traître, que tu t'accusais d'être ?

Mais Nad était préparé à ce sujet de conversation.

— Niaiserie ! dit-il. Est-ce que Billy ne m'a pas sauvé la vie ? Est-ce qu'il n'aurait pas été convenable d'intervenir pour lui ? Je n'en ai rien fait, mais j'ai au contraire profité de l'occasion pour me tirer d'affaire. Et voilà pourquoi je me traitais de traître.

— Lâche ! ...

Et d'un mouvement de sa lourde main, Bob méprisant, le planta brusquement debout.

Puis il l'empoigna par l'épaule et le força à le regarder dans les yeux.

— Jure-moi par tout ce que tu as de plus sacré que tout est vrai de ce que tu m'as raconté, fit-il avec une insistance menaçante.

Nad ouvrait sans empressement la bouche pour répondre, lorsque Élisa et sa sœur entrèrent subitement. Elles avaient vainement cherché Nad dans la salle commune et elles arrivaient, attirées par le bruit des voix.

Elles poussèrent une exclamation de terreur en voyant Bob le Sauvage menacer leur vieux camarade.

— Pour Dieu, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Élisa en s'approchant les mains jointes. Pourquoi menacez-vous le pauvre Nad ?

Bob, tout déconcerté, se retourna en essayant de cacher son jouet de géant.

— Aucune raison de vous inquiéter, *miss,* dit-il aussi courtoisement et doucement que sa nature fruste le lui permettait. Je demandais à ce jeune homme de me dire en toute franchise de cœur s'il n'était pas réellement un espion.

— C'est tout ? demanda Élisa rassérénée. Vous pouvez vous tranquilliser. Nous connaissons Nad depuis bien des années ; Bill et lui sont amis... Pas vrai, Nad ?

Elle lui tendit innocemment sa main, dans laquelle Nad, le visage tout rouge, mit la sienne.

— Certainement, Élisa, dit-il. J'aimerais mieux prendre du poison que de causer du mal à ton frère, moi le sachant.

Ces paroles avaient tellement l'accent du cœur qu'elles calmèrent les soupçons de Bob le Sauvage.

Ce n'était pas un homme à attendre ou à hésiter longtemps.

À peine Nad Golden avait-il quitté le corps de *Mrs.* Cody, auprès duquel il s'était fait conduire par ses filles, et était-il revenu dans la salle de l'auberge, que Bob s'approcha en clignant de l'œil.

— J'ai regret de ne pas vous avoir rendu justice, ami, dit-il d'une voix sourde. Mais je n'en ai pas moins envie de tirer tout au clair.

— Très juste ! interrompit Nad qui voulait s'affirmer.

Bob le Sauvage reprit :

— Vous pouviez avoir vos raisons pour ne pas me communiquer une partie de ce que vous savez...

Mais vous êtes un homme en face d'un homme. Vous devez la vie au brave Bill, et moi je l'aime mieux que ma propre vie. Il faudrait être le plus vil coquin qu'ait jamais porté la vaste terre du bon Dieu pour me faire croire des mensonges sur ce brave garçon. Allons, parlez ! ... où en sont les affaires de Bill ?... Je ne veux rien savoir d'autre.

Il y avait comme une prière embarrassée dans les yeux du géant.

De son côté, Nad avait eu tout de suite l'impression qu'il pouvait sans crainte se confier davantage.

— Très bien ! Écoutez donc tout ce que je sais. J'en jure par cette pauvre femme morte qui a pris rang parmi les élus ! Bill est prisonnier et ils le pendront ce soir. Il a été dénoncé au général Forrest par une tierce personne, ainsi que pour quelle mission il venait au camp. Je n'en sais pas davantage.

Un gémissement s'échappa des lèvres de Bob.

Il restait courbé comme s'il venait de recevoir un grand coup.

S'ils le pendent, les chiens !... Comme un lapin, ce superbe et admirable garçon !...

Ces paroles et d'autres semblables lui venaient à la bouche, entrecoupées et incohérentes.

Il se jeta sur un siège et en gémissant, se prit la tête dans les deux mains, les yeux fixés droit devant lui.

— Combien de temps faut-il pour aller au camp ? demanda-t-il tout à coup en se relevant d'un geste brusque et résolu.

— Six heures au moins, avec un cheval frais.

— Et même cinq heures quand on court pour la vie d'un homme, grommela Bob le Sauvage.

Il jeta un coup d'œil à la pendule et se leva.

— Dix heures et demie… J'ai encore besoin d'une heure… Pourrai-je être à cinq heures au camp ? dit-il comme s'il se causait à lui-même.

— Vous ne pensez pas à vous risquer tout seul dans le camp ? demanda d'un air stupéfait Nad qui n'avait pas perdu une de ses paroles. Ce serait ce qu'on appelle porter soi-même sa peau au marché, sans que vous puissiez d'ailleurs secourir Billy.

— C'est mon affaire, blanc-bec, riposta Bob rudement.

Il vint près de Nad et lui plongea son regard dans les yeux.

— Écoute-moi encore une fois, mon fils ! dit-il. Je ne sais pas bien ce qu'il faut penser de toi… Une voix me dit que tu pourrais bien être un farceur, mais que tu n'es pas tout-à-fait mauvais… Et puis, les demoiselles ont confiance en toi ; cela me prévient en ta faveur… Veux-tu me promettre de rester tranquillement à la maison jusqu'à ce que je sois de retour ?

— Mais que comptez-vous faire ? demanda Nad, troublé de ne pas comprendre grand'chose à l'homme et à ses projets.

— Donne-moi la main, comme un honnête garçon, en gage que tu protégeras les demoiselles, quoi qu'il arrive, dit Bob d'un ton pressant. Je n'avais pas beaucoup confiance en toi d'abord… mais maintenant que les demoiselles ont pris ton parti… et du moment que tu es l'ami de notre courageux Bill… Tu es, son ami, n'est-ce pas ?…

— Oui je le suis ! Je ne mens pas ! affirma Nad, mettant dans ses paroles une sorte de gravité religieuse.

Ils se donnèrent mutuellement la main droite.

— C’est bon... Il m’est venu une idée... Nous verrons s’il n’y a pas encore moyen de faire la nique à ces sacrés rebelles et si l’on ne peut pas leur faire lâcher mon ami Bill, ce jeune héros dont le cœur est d’or.

Il ne dit plus rien et quitta la salle.

En proie à une mêlée de sentiments contraires, Nad resta donc à causer avec les sœurs de Bill, tout heureuses de sa venue qu’elles ne prévoyaient pas.

Il n’eut pas de peine à faire dire à ces jeunes filles sans défiance qu’il y avait une étrangère dans la maison. Mais Louisa, après les fatigues et les émotions qu’elle avait supportées, dormait encore, calme et paisible. Il apprit aussi que Bob le Sauvage appartenait à la garnison du fort et qu’il était chargé d’accompagner Louisa. On lui avait donné trois jours de congé, temps au bout duquel Bill Cody devait être de retour.

Une heure plus tard environ, il sembla à Nad qu’un léger véhicule sortait de la maison sur le chemin.

Rien n’est indifférent pour un espion. Il alla regarder par la fenêtre.

Il aperçut une voiture à deux roues, comme ont coutume de s’en servir les paysans et les colporteurs du pays, attelée d’un cheval ardent qui piaffait.

Quelqu’un qui avait l’aspect de Bob le Sauvage conduisait le cheval par la bride, et se préparait à sauter dans la voiture.

Comme il se retournait, Nad vit qu’il avait dû se tromper et reconnut le personnage.

C’était une figure tout-à-fait idiote qui, du chemin, le regardait en clignotant.

— Fritz le Bègue ! s’écria involontairement Nad.

Curieuses, les sœurs de Bill accoururent à la fenêtre derrière lui et regardèrent aussi au dehors.

— Fritz le Bègue ! s’écrièrent-elles également d’une seule voix.

— Le connaissez-vous ? demanda Nad en se tournant vers elles. C’est un garçon qui fait de bonnes affaires. Presque tous les jours il était au milieu de nous au camp. Il en est absent pour la première fois depuis une semaine. Mais d’où vient-il ?... Il a fait sortir cette voiture de la maison.

— Mais c’est notre carriole, s’écria Élisa, très ennuyée.

Qu’est-ce qui lui prend ? Elle ouvrit la fenêtre.

— Holà ! Fritz ! cria-t-elle. Qu’est-ce que tu veux faire avec notre carriole ?... Et d’où viens-tu ?

Cependant Fritz le Bègue était monté dans la voiture et faisait claquer le fouet.

Il cligna de l’œil à ceux qui l’appelaient avec une expression de visage extraordinairement comique.

— Oh ! je... je... pen...pensais que... que nous... nous... nous aurions... ce... ce... ce soir, une pe...pe...petite plaisan...san...terie, cria-t-il d’une voix croassante, dont le son aigre rappelait le grincement d’un gond de porte mal huilé, et qui aurait irrésistiblement arraché des rires à des auditeurs moins affligés.

— Qu’est-ce que cela signifie ? s’écria Nad qui s’irritait. N’entends-tu pas, fou que tu es, que tu as volé cette voiture ici ?

Il faisait mine de sauter dans le chemin par-dessus l’appui de la fenêtre.

Mais Fritz le Bègue brandit son chapeau, qu’il avait tenu jusque là enfoncé sur ses yeux.

— *All right !* Tout va bien, s’écria-t-il d’une voix puissante qui ne ressemblait en rien au bégaiement de tout à l’heure. Ça va bien jeune homme... Et vous mes douces demoiselles, ne vous tourmentez pas. Fritz le Bègue fera ce qu’il faut faire... Vous le reverrez avec le brave Billy, ou vous ne le reverrez plus dans cette vie... Et maintenant, à la grâce de Dieu !

D’une rapide secousse des rênes il fit partir le cheval.

Complètement abasourdis, les jeunes filles et Nad Golden le suivirent des yeux.

— Mais c’est Bob, s’écria enfin Élisa, secouant sa surprise.

— J’aurais un bien mauvais flair si ce n’était pas lui, déclara Nad, qui restait la bouche ouverte d’ébahissement.

Soudain il se frappa le front.

— Mais c’est tout simple ! Bob le Sauvage et Fritz le Bègue sont une seule et même personne, et ce prétendu idiot est un des plus habiles serviteurs de l’Union.

À ce moment, Louisa entra dans la chambre.

La conversation menée jusque là à voix haute fit immédiatement place au silence. Nad se tut, frappé d'admiration par la beauté de la jeune fille, tandis que les sœurs de Bill, prises au dépourvu, se regardaient et visiblement ne savaient que dire. En tout cas, elles auraient voulu épargner à Louisa les derniers événements.

Mais les deux sœurs avaient compté sans la loquacité vite revenue de Nad Golden. Louisa, rougissant et blêmissant tour à tour, apprit ainsi le danger mortel que Bill courait.

— Et j'attendrais ici, inactive, la nouvelle que ce noble et jeune héros, qui a si récemment joué sa vie pour mon salut, a été exécuté comme un vulgaire espion ! s'écria Louisa dans l'emportement de son émotion. Non ! mille fois non ! Il faudrait que je fusse sous terre. Donnez-moi un cheval, je cours vers lui ! Là où la bravoure de l'homme n'a pas réussi, la finesse de la femme réussira peut-être.

Toutes les insistances pour la dissuader furent inutiles. Louisa se précipita dehors, sortit un cheval de l'écurie, le harnacha rapidement de ses mains et sauta en selle.

Cet esprit de sacrifice avait enflammé Élisa de la même ardeur. Elle aussi était prête à s'offrir elle-même pour le salut de son frère, et au bout de quelques minutes elle s'élançait légèrement sur le dos d'un second cheval.

— Mais c'est que j'ai promis à Bob de rester auprès des jeunes filles, s'écria Nad très animé. Ce disant, il prit le dernier cheval et l'enfourcha.

L'autre sœur demeura avec les domestiques pour veiller au service de l'auberge, et la petite caravane se mit en mouvement.

— C'est de la chance tout de même, songeait en riant en dedans ce traître de Nad. Voilà que j'amène à don Ramiro la jeune fille qu'il désire et que je vais en recueillir, sans doute, l'honnête récompense !

Condamné à mort

— Levez-vous !

Ce rude appel frappa l'oreille du malheureux Bill Cody.

Titubant de sommeil, il se leva et regarda autour de lui.

Dans la solitude de la cellule où on l'avait enfermé, sa juvénile nature l'avait emporté sur toutes les angoisses de son esprit, et un sommeil réconfortant lui avait apporté l'oubli complet de ce qui venait de se passer.

Maintenant ce réveil brutal était doublement terrible.

Il entendit le cliquetis des fusils, et plusieurs soldats le poussèrent au milieu d'eux.

Puis il sortit au pas militaire de l'étroit et sombre trou dont on avait fait une sorte de cachot pour les prisonniers.

C'est en vain que Bill avait demandé à ses sbires où ils avaient l'intention de l'emmener.

Il n'avait point reçu de réponse.

Sûrement le Conseil de guerre s'était rassemblé pour prononcer son arrêt.

Ah ! Bill ne le savait que trop : cette cérémonie n'était qu'une farce qui ne pouvait en rien changer son sort.

Son arrêt, il avait été prononcé par le général Forrest et avant le coucher du soleil, qui en ce moment luisait si bon et si chaud, ce terrible et sanguinaire arrêt serait mis à exécution.

Les soldats avaient pris le chemin de la tente du généralissime, où flottait le pavillon bleu-blanc-rouge.

Sur ce chemin, des groupes de soldats curieux s'étaient formés dans les rues du camp. Tous voulaient voir l'espion voué à la mort.

Le bruit s'était répandu dans le camp, comme le feu à une traînée de poudre, que le prisonnier serait pendu à la tombée de la nuit.

Des apostrophes méprisantes, injurieuses, saluaient au passage Bill Cody, qui marchait tête haute au milieu de ses gardiens.

Il ne s'en trouvait que bien peu pour s'apitoyer sur la jeunesse de l'infortuné et lui faire entendre quelques paroles de compassion.

C'était une époque terrible.

Cette guerre fratricide d'alors compte parmi les plus sanguinaires de l'histoire.

La génération d'aujourd'hui qui sait seulement que les États-Unis forment un tout indissoluble, ne songe guère que cette unité si enviable n'a pu être cimentée que par le fer et dans le sang.

Mais aux jours où se déroule cette histoire, il n'y avait point d'ennemis plus haineux et plus irréconciliables que les citoyens des États du Nord et ceux des États du Sud.

Quand on y pense ! C'étaient les enfants de la même patrie ! Aussi braves, aussi forts, de cœur aussi généreux les uns que les autres, et doués d'un amour aussi ardent de la patrie, comme il convient à un peuple vraiment noble !

Les deux partis considéraient la victoire de leurs intérêts comme une condition absolument indispensable au bonheur de leur patrie bien-aimée.

Les hommes du Nord voyaient dans le maintien de l'esclavage des nègres la plaie vive du pays, les États du Sud en considéraient la suppression comme sa ruine.

Et les esprits avaient pris feu sur cette différence d'opinion et s'étaient montés jusqu'à la passion la plus effrénée. Un déchirement s'était produit d'un bout à l'autre de cette glorieuse nation.

Le frère se séparait du frère, le père et le fils se trouvaient dans des camps opposés, les familles les plus saintement unies se désagrégeaient, sous l'empire du désir malsain de remporter sur l'adversaire la victoire finale.

Aujourd'hui, il n'y a plus ni Sud ni Nord ; mais il n'y a qu'un peuple de frères uni dans sa force, sa fidélité et sa loyauté, sous la bannière de la Columbia*, mère auguste !

---

* Le district en dehors des États, où se trouve la capitale fédérale Washington.

Mais jadis, lorsque ces passions se déchaînaient, la sympathie et la compassion étaient bannies du cœur des hommes.

Donc l'oreille de Bill Cody était frappée d'imprécations sauvages pendant qu'il marchait entre les gardes, le long des rues du camp.

Mais le jeune prisonnier opposait un fier mépris aux regards menaçants et sinistres fixés sur lui.

Il portait encore la tête haute lorsque les soldats, le poussant et le tirant brutalement, le firent entrer dans la tente du généralissime et qu'il se trouva précisément dans la même chambre où, quelques heures auparavant, il avait comparu devant le général Forrest.

Bill embrassa la pièce d'un regard rapide.

On n'apercevait aucun indice de conseil de guerre.

La vaste chambre était vide.

Le général Forrest voulait-il l'interroger de nouveau avant de le faire passer en jugement ?

Bill ne put réfléchir longtemps à cette question.

Il entendit un léger bruit de pas, et comme il se retournait, il vit les traits secs et anguleux de don Ramiro.

Celui-ci sortait de derrière la tenture comme d'une cachette.

Il resta debout, les bras croisés, les yeux fixés avec gravité, mais non sans bienveillance, sur le prisonnier à peine capable de prononcer un mot, tant cette apparition le prenait à l'improviste.

— Vous n’étiez pas préparé à me voir ici ? demanda le sang-mêlé en retenant un sourire.

Mais Bill s’était vite ressaisi.

Tout ce qu’on lui avait dit de cet homme terrible lui était revenu à l’esprit, et en même temps la pensée des tortures morales qu’il avait voulu imposer à la douce et malheureuse Louisa.

Il fronça le sourcil. Le noble feu d’une sainte colère étincela dans ses yeux et il dit :

— Sans aucun doute je ne vous attendais pas ici. Mais maintenant que je suis en face de vous, tout devient clair, et surtout la source de mon infortune.

Don Ramiro riait avec indulgence.

— Êtes-vous prêt à m’entendre ? lui demanda-t-il à la fin. Je n’ai nul besoin de me justifier devant vous. Si réellement je ne vous voulais pas de bien, je n’aurais, après une semblable effusion de cœur, qu’à vous faire, sans plus de cérémonie, emmener par les gardes et à ne plus bouger ; vous seriez ce soir troussé bel et bien à la plus haute potence. Mais ce n’est pas cela que je veux. Je vous pardonne vos injures et vos calomnies, et j’entends vous sauver du péril où votre étourderie vous a entraîné.

Bill le regardait, ébahi.

— Vous voulez me sauver… vous ? Voilà tout ce que sa stupéfaction laissa sortir de ses lèvres, après un instant de silence.

Ramiro inclina la tête, puis il dit :

— Avant toute chose, nous allons causer d’homme à homme… Mais je ne peux pas supporter de voir qu’on vous ait attaché les mains derrière le dos.

Il frappa dans ses mains.

— Délivrez le prisonnier de ses liens ! ordonna-t-il aux soldats qui entraient. Dites aux nègres d'apporter des rafraîchissements.

Un torrent de vie ardente courut dans les membres de Bill lorsqu'il se sentit libre de tout lien et capable d'étendre ses bras à son gré.

En même temps, les idées brouillées, il arrêtait ses yeux sur don Ramiro qui riait avec bonhomie.

Était-ce un jeu cruel dont il se divertissait à ses dépens ?... ou voulait-il pour de bon lui conserver la vie et la liberté ?

Mais la cruauté monstrueuse dont cet homme avait fait tout récemment preuve envers l'innocente et charmante Louisa lui revint à l'esprit.

Instinctivement notre héros comprit que don Ramiro était de ces natures qui sont le plus à craindre lorsqu'elles se montrent dans leur meilleure humeur.

Ils ne parlèrent guère pendant que les soldats se retiraient et que les nègres mettaient sur la table un plateau chargé des rafraîchissements les plus alléchants. Lorsqu'ils eurent fini :

— Et maintenant, fit don Ramiro plein d'entrain, ne faites pas la petite bouche, jeune héros !... Allez-y de bon cœur ! Restaurez-vous d'abord, et puis nous bavarderons.

Mais Bill secoua la tête d'un geste résolu.

Fixant son regard franc sur le sang-mêlé qui était venu prendre place à la table et allumait une cigarette :

— Pardonnez si je refuse... même au risque de vous blesser, dit-il vivement. Je n'accepte à manger et à boire que de mes amis.

— Et n'en suis-je pas un ? demanda don Ramiro avec un calme imperturbable, tout en le guettant à travers ses paupières à demi fermées.

D'un mouvement gracieux Bill secoua de nouveau les boucles de sa chevelure.

À chaque seconde cet homme lui devenait plus antipathique.

— Écoutez, reprit subitement don Ramiro. Vous savez que vous devez mourir irrémissiblement ?

Bill fit un signe de tête.

— Je le sais, mais la mort ne m'effraie pas.

— Mais il y a aussi une jeune fille qui doit mourir… à laquelle votre cœur est attaché… votre Louisa en un mot, continua le sang-mêlé.

Bill eut un sourire insouciant.

— Bah ! Louisa est bien à l'abri. Elle est ravie de votre pouvoir et j'espère qu'avec l'aide de Dieu elle aura dans peu de jours quitté ce pays.

— Croyez-vous ? demanda l'autre, riant du bout des dents. Comment un si grand héros peut-il être à la fois naïf et ignorant comme un enfant ? N'avez-vous pas vu le camp dans lequel vous êtes ? Je peux vous le dire sans scrupules, car vous n'êtes plus dangereux pour nous. Il y a encore une autre armée beaucoup plus grande que celle du général Forrest, sous le commandement immédiat de notre président Jefferson Davis.

— Dieu damne les rebelles ! À bas Jefferson !

interrompit Bill en proie à une colère croissante.

— Ne vous faites pas entendre des gardes dehors ; ils vous mettraient en pièces, fit observer don Ramiro, toujours avec le même imperturbable sang-froid. Et puis vous êtes cernés de tous côtés, et avant que votre fameux général Ulysse Grant se soit frayé, de combat en combat, un chemin jusqu'ici, vous serez tous exterminés jusqu'au dernier homme, et la route de Washington sera ouverte à notre glorieuse armée. Vous pouvez vous imaginer avec quelle rapidité votre président Lincoln sera nettoyé. Mais l'homme vit un jour et le lendemain il n'est déjà plus. Je suis bien aise, mon ami, de pouvoir vous dire que la prochaine fois qu'il ira à Baltimore, il tombera victime d'une conspiration bien ourdie… Ah, vous êtes étonné et vous ouvrez de grands yeux, mon maître ? Vous n'étiez pas bien préparé à de tels éclaircissements ?

Il s'interrompit au milieu du dernier mot.

Bill s'était retourné.

D'un bond, il fut à l'entrée de la tente : La pensée, plus que folle, de tenter une évasion lui avait traversé l'esprit.

Abraham Lincoln, l'homme le plus aimé et le plus respecté de tout le Nord, auquel Bill avait voué un culte enthousiaste, était en danger d'être la victime d'un complot tramé dans le Nord !

Il avait suffi à Bill de regarder le sang-mêlé dans les yeux, pour être sûr que ce n'était pas là vain verbiage, mais bien une effroyable réalité, et que les fils de la conspiration étaient tous réunis dans la main de ce don Ramiro mystérieux.

Mais son idée de passer d'un élan à travers les gardes et les gagner de vitesse pour essayer de fuir, était pure folie, comme il devait tout de suite le reconnaître.

Au premier bruit, l'intérieur de la tente s'était rempli de soldats.

Les premiers entrés, avant que Bill eût pu penser à se mettre sur la défensive, appuyaient déjà leurs baïonnettes contre sa poitrine.

— Arrêtez ! Un mouvement, et nous vous perçons ! criaient-ils en chœur.

Cependant don Ramiro riait à demi-haut, comme s'il ne s'agissait que d'une innocente plaisanterie.

— Retirez-vous, mes amis... Je vous remercie de votre vigilance. Ce jeune garçon que voici a dû reconnaître qu'il ne vaut pas la peine de perdre son temps à tenter une fuite impossible.

Lorsque le cliquetis des fusils et le pas cadencé des soldats se furent peu à peu évanouis, don Ramiro se tourna vers Bill qui semblait anéanti par son échec.

— Revenons à cette Louisa, reprit-il du même ton impassible, et, comme s'il ne s'était rien passé. Elle vous tient fortement au cœur, mon jeune ami ?

Bill frappa du pied. Il mesura d'un regard irrité son interlocuteur et, d'une voix entrecoupée par la colère :

— Laissez cela, dit-il. Je ne veux pas voir le nom de cette pure et gracieuse jeune fille souillé en passant par votre bouche.

— Qu'est-ce que vous donneriez pourtant, mon garçon, si je vous garantissais non seulement la vie de votre bien-aimée, mais aussi sa parfaite sécurité à l’avenir ?

Bill opposait un regard clair et franc à ses yeux guetteurs.

— Vous feriez cela, vous ?

Avec un signe de tête énergiquement significatif :

— Oui je le ferais, répondit-il. Mon bon garçon, vous devriez avoir suffisamment appris à connaître ma puissance.

Il se leva et marcha droit à lui.

Bill eut beau chercher à se soustraire à son contact ; le sang-mêlé ne parut point s’en apercevoir ; au contraire, sans que sa physionomie marquât moins de bonhomie, il lui mit la main sur l’épaule.

— Mon ami, vous me méconnaissez, dit-il doucement. Je ne suis pas naturellement cruel. Je ne tue qu’en cas de nécessité, lorsque j’y suis absolument contraint. J’aime mille fois mieux faire deux cœurs heureux que de les déchirer en les séparant, et pardessus tout, je rends hommage à votre courage personnel, si chevaleresque, à la vertu mâle et authentique telle que vous la personnifiez si complètement depuis vos jeunes années.

Il s’arrêta un moment, comme pour lire l’effet de ses paroles sur les traits immobilisés de Bill Cody.

— Ayez confiance en moi, mon ami, poursuivit-il d’une voix douce et persuasive. Sur ma vie je le jure, votre sort est entre vos mains. Il n’y a pas un autre homme sur la terre qui ait autant de trésors à sa disposition que moi. Je vous donnerai de mon superflu. Vous posséderez une magnifique ferme dans le Sud, dans ce pays paradisiaque. De nombreux esclaves se tiendront à vos ordres. Je vous rendrai si heureux que vous n’aurez pas besoin d’exprimer un désir, et que la vie passera pour vous comme un jour d’été… En vérité, jeune homme, je verserai la corne d’abondance et ses félicités sur votre tête, vouée maintenant à la mort, et sur celle de cette jeune fille qui n’est pas moins menacée. Vous n’avez qu’à étendre la main vers le bonheur offert… Est-ce que ce n’est pas là vous parler en frère ? Après de telles paroles, pouvez-vous encore hésiter ?

Mais le même sentiment instinctif, joint au souvenir du passé, prévenait toujours Bill contre cet homme.

— Et voyez, mon ami ! reprit Ramiro, qui remarquait l’impression que ses paroles ne laissaient pas de faire sur le jeune homme. Tout cela et plus encore, bref, tout ce que vous pouvez rêver et désirer, je vous le donnerai… Il faut seulement me promettre votre foi.

Impétueusement, Bill répondit :

— Jamais !

Ses yeux jetaient des flammes. Une révolte intérieure faisait frémir ses membres.

— Jamais, au grand jamais ! répéta-t-il, étendant les mains comme pour écarter le tentateur et la tentation. Le tentateur insista :

— Soyez raisonnable, dit-il. Il ne vous reste pas le choix. Non seulement il s’agit de la mort et de ses angoisses pour vous-même, mais je vous jure qu’en cas de refus de votre part, votre jeune fille souffrira le trépas le plus épouvantable… Pourriez-vous être assez insensé pour repousser, au moment suprême, sous l’influence d’un préjugé, la main que je vous offre ?

Bill Cody était dans un état d'agitation terrible. Il avait croisé les mains comme pour implorer la protection d'En-Haut et demander de ne pas faiblir à cette heure de crise.

Mais il releva bientôt son visage où brillait un regard clair, et, secouant d'un geste noble et puissant ses longs cheveux bouclés, il s'écria tumultueusement :

— Qu'est-ce que c'est qu'un préjugé ? et qu'est-ce que vous appelez de ce nom ?... C'est donc mon amour pour la patrie et pour le serment de fidélité que je lui ai prêté, par lequel je me suis donné corps et âme, à elle, cette terre maternelle chérie !... Quelle pitié ! Comme il faut que vous soyez tombé bas pour pouvoir seulement penser qu'un avantage matériel quelconque serait capable de me rendre infidèle à mon serment ! Je suis un fils loyal de la patrie ! J'aime ce glorieux pays, et c'est à lui qu'appartient mon dernier souffle. Le servir, pouvoir donner ma vie pour sa cause sacrée, – fût-ce sur un ignominieux gibet, – c'est là ma joie, mon honneur, ma gloire. Je suis un Américain et, comme mes pères, je sais, moi aussi, mourir pour la liberté.

Et dans un mouvement de farouche enthousiasme, il ouvrit largement ses deux bras.

Oh Columbia, chère patrie, écoute mon serment ! Je le renouvelle en présence de la mort. Fidélité invariable, inébranlable, fidélité jusqu'à mon dernier soupir, à toi, oh pays de mes pères, terre nourricière de la liberté ! Me voici, moi ton fils, ton champion... Et je te promets fidélité, fidélité même contre moi... Fidélité jusque dans l'amertume de la mort !

Une sainte allégresse le transportait. Sa voix éclatait, claire et sonore.

C'était comme la vibration d'une fanfare guerrière, appelant les soldats fidèles au combat sanglant et décisif.

Les sourcils froncés, les bras croisés sur la poitrine, don Ramiro attendait, le visage hideusement contracté.

À la fin, frappant du pied, il s'écria d'un ton de colère :

— Fou que tu es ! C'est à peine si ta chère patrie connaîtra ta mort, héroïque ou non. Cesse donc de chanter si bruyamment ses louanges.

Mais Bill Cody lui opposa un rire altier, et ses lèvres demeurèrent dédaigneusement closes.

Puis, d'une voix encore plus retentissante :

— Qu'est-ce que l'amour qui attend de la gloire ou des récompenses ? demanda-t-il.

Don Ramiro fit un dernier effort pour le ramener.

— Mais prenez un peu de raison, mon garçon, insista-t-il. Qui vous dit que vous devez trahir vos compatriotes ?... Je vous promets que je ne vous opposerai jamais aux hommes dans les rangs desquels vous avez servi. C'est d'un tout autre côté que j'emploierai votre activité... et cette activité autant qu'on peut le prévoir, je n'en aurai besoin que pendant quelques courtes semaines.

Et qu'est-ce que vous demanderez de moi ? fit Bill.

Ses yeux cherchaient les yeux de son interlocuteur, mais celui-ci les détourna et les abaissa vers le sol.

— Jurez-moi fidélité et vous le saurez.

Bill ne retint pas un rire de mépris.

— Et vous croyez vraiment que je prêterais un serment dont je ne connaîtrais pas les conséquences ? demanda-t-il avec une grande noblesse d'accent. Jamais !... Finissez cette conversation inutile et appelez les gardes pour me reconduire.

Don Ramiro réfléchit assez longtemps avant de répondre :

— C'est bon. Je vais vous dire quelque chose qui vous permettra de mieux juger.

Il vint tout près du prisonnier et approcha ses lèvres de son oreille.

Le sang-mêlé parlait si bas que Bill eut de la peine à comprendre les quelques mots qu'il lui dit.

Mais aussitôt le jeune héros recula en laissant échapper un cri d'horreur.

— Je dois assassiner Abraham Lincoln !... L'homme le plus excellent que la terre américaine ait jamais porté !... lui, le père de la patrie !... Écartez-vous de moi, vil tentateur !... Ne souillez pas, par le voisinage prolongé d'un traître, un homme loyal, déjà sacré par la mort !

Parfait, dit don Ramiro avec un calme effrayant. Meurs donc !... et la fille aussi...

— Ma vie, je la donne volontiers... Celle de Louisa est dans la main de Dieu... Lui, le Tout Puissant, qui est l'Amour, aura pitié de mon amour, et protégera Louisa contre vos coups infâmes.

— Ça n'arrivera pas, mon garçon, ne comptez pas là-dessus ! interrompit don Ramiro avec un rire diabolique et un regard chargé de colère, que Bill soutint sans s'émouvoir.

— Et si c’est la volonté de Dieu de ne pas éloigner de nous ce calice, ce ne sera pas une raison pour que je sois un traître… Pauvre chère Louisa, le Ciel sait combien je donnerais volontiers tout pour te savoir libre et heureuse, comme je sacrifierais volontiers ma vie pour assurer la tienne ! Mais avant que je trahisse ma patrie, je laisserais plutôt la chère fille, oui, je laisserais plutôt Louisa souffrir mille fois l’amertume de la mort. Je l’atteste ici, et maintenant, que le Dieu de miséricorde me soit en aide !

Une heure ne s’était pas écoulée lorsque le Conseil de guerre sommé par le général Forrest entra pour juger Bill Cody.

Le commandant en chef s’en était attribué la présidence.

Dans ces conditions, ce ne pouvait être qu’une pure formalité, qui allait se dérouler d’une façon tout-à-fait banale.

Les objets saisis sur Bill étaient placés sur une table devant les juges. On y remarquait particulièrement le laissez-passer du général Smith, qu’on avait trouvé sur le prisonnier en le fouillant.

— Holà ! mon garçon ! dit en manière de salut le général à Bill Cody debout entre ses gardes. Te voilà donc ! C’est parfait. Je pense que nous pouvons faire court. En bonne justice, il y a longtemps que tu devrais être pendu… Ainsi, et tout d’abord, tu nies être un espion ? Naturellement cette racaille n’a point le courage qu’il faut pour dire la vérité… Ramiro, faites-moi l’amitié de raconter succinctement aux juges ce que vous savez.

Le sang-mêlé s’apprêtait à se rendre à la requête du général.

Mais à ce moment Bill, dévisageant les juges de ses yeux pleins de flammes, se leva fièrement et s'écria :

— Halte-là ! Qui a dit que j'étais un lâche ? C'est vous le lâche, général, qui osez en agir ainsi avec un homme sans défense...

Les soldats le firent taire à coups de crosse. L'un d'eux appliqua son poing calleux sur sa bouche et l'empêcha violemment de dire un mot de plus.

— Bah ! laissez le bouffon plaisanter : il sera bientôt devenu sourd et muet pour l'éternité, fit le général sans s'émouvoir. As-tu quelque chose à dire pour ta défense ?

— Rien, répondit Bill dès qu'il put parler de nouveau. Je ne veux point de défense, car je reconnais librement et hautement que je suis un soldat de la glorieuse armée du Nord et que c'est sur l'ordre de mes chefs que je me suis introduit dans le camp. Ma mission n'a pas été couronnée de succès. Mais cela ne fait rien : mes camarades, sans nouvelles de moi, sont prêts à vous tailler en pièces, en gros et en détail, vous pouvez compter là-dessus.

Quelques-uns des juges du conseil murmurèrent.

Les soldats le menacèrent de nouveau avec leurs crosses et leurs baïonnettes.

Mais le général les arrêta en levant la main.

— Laissez ce garçon. Il a le cœur sur les lèvres, dit-il. Je suis curieux de voir s'il saura mourir pour sa cause aussi bien qu'il sait faire des phrases.

— Vous le verrez dès que vous m'aurez condamné à mort, dit notre héros simplement.

— C'est une chose à laquelle on aura vite pourvu et la pendaison ne sera pas moins prompte, déclara le général Forrest en grimaçant un rire.

Il se tourna vers les assesseurs.

— Quel est votre sentiment, messieurs ? dit-il, et, sans attendre leur réponse : Je pense que nous allons clore les débats et prononcer le jugement ?

— L'accusé avoue, dit l'accusateur public ; c'était un major aux regards sinistres, avec un teint de créole auquel il n'y avait pas à se méprendre. C'est un espion et il a été pris sur le fait. Je propose la peine de mort par la pendaison.

Plaise au conseil de condamner le soi-disant Fred Williams, en réalité Bill Cody, de Leawenworth, à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Dire en outre que cette sentence sera exécutée aujourd'hui avant le coucher du soleil.

Les juges d'un signe de tête acquiescèrent.

Déjà le général se préparait à signifier la sentence, quand le sang-mêlé intervint subitement.

— Je demande que l'exécution soit différée jusqu'à demain matin avant le lever du soleil, dit-il formellement.

— Mais ça ne se fait pas.

— La sentence et l'exécution doivent se succéder le même jour ; c'est la coutume en temps de guerre.

Les juges du conseil, très excités, parlaient tous ensemble. Les soldats de garde dans la tente murmuraient.

— Quoiqu'il en soit, je l'ordonne, dit don Ramiro, hautain. Il ne paraissait être connu d'aucun des officiers et des soldats présents, à l'exception du général.

Des manifestations menaçantes contre le téméraire qui osait se mettre au travers des décisions du Conseil se produisaient bruyamment.

— Je suis ici avec les pleins pouvoirs et à la place de Jefferson Davis, dit don Ramiro sans s'émouvoir de cette tempête de sentiments hostiles déchaînée autour de lui. Général Forrest, je vous ordonne d'exécuter la sentence de mort rendue par le Conseil de guerre, mais d'en différer l'exécution jusqu'au prochain lever du soleil.

— Je proteste contre cette prolongation inutile de mon supplice, s'écria Bill d'une voix sonore. Conduisez-moi au gibet... Comptez-vous du moins comme des hommes de bonne foi et non comme de perfides peaux-rouges. Puisque je ne dois plus vivre, accordez-moi au moins une prompte mort.

Mais le général ne tint pas compte de cet appel.

— Il en sera comme le dit don Ramiro, déclara-t-il aux membres du conseil qui l'interrogeaient, étonnés. Don Ramiro représente avec des pouvoirs illimités notre glorieux président, Jefferson Davis. Au nom du peuple, j'ordonne que Bill Cody, convaincu de trahison, soit pendu demain matin avant le lever du soleil.

Il fit signe aux gardes de remmener le prisonnier. En même temps, il levait la séance du conseil.

Les juges militaires se pressaient déjà autour du sang-mêlé, rivalisant de flatteries pour lui plaire.

Les soldats reconduisirent le condamné au grand poste de la garde du camp.

C'était sur une place découverte, non loin de l'entrée principale.

À une centaine de pas environ se trouvait le bouquet d'arbres où pendaient les cadavres des deux espions, autour desquels s'assemblaient, toujours plus nombreux, des vautours aux aguets et d'autres voleurs emplumés.

Ce poste se composait d'une cinquantaine d'hommes.

Les soldats avaient allumé un feu de bivouac et y préparèrent leur repas.

Les sentinelles, l'arme au bras, entouraient d'un cordon ininterrompu l'espace occupé sur la place par le poste et son feu.

Un peu sur le côté de celui-ci se trouvait le profond trou palissadé où Bill allait encore passer la nuit enchaîné et sous bonne garde.

Les soldats se préparaient à bien s'amuser en empoisonnant les dernières heures du malheureux par toutes sortes de vexations et en le faisant souffrir de leur mieux.

Mais notre jeune héros était blindé contre ces mesquines et odieuses piqûres d'épingle.

Il n'avait plus beaucoup d'heures à vivre.

Déjà le soleil traînait ses rayons obliques sur le camp.

Quelques instants après, ils avaient disparu derrière les collines boisées.

On sait qu'en Amérique il n'y a pas de crépuscule.

Tout à coup il fit sombre tout autour du jeune homme, sombre comme dans son âme. L'avenir ne contenait plus un jour que le pauvre condamné à mort pût appeler le sien.

Les feux du camp éclatèrent en flammes claires.

Ils semblaient monter comme des colonnes embrasées vers la voûte de plus en plus sombre du ciel.

Parfois, si une bûche nouvelle jetée dans le feu avivait l'éclat d'un bivouac du poste central, il jaillissait des gerbes folles d'étincelles jusqu'à la colline aux sapins, où les corps des exécutés, doucement agités par le vent du soir, oscillaient lugubrement.

Une ombre se dressa devant Bill.

Comme il regardait, il vit les yeux scrutateurs de don Ramiro fixés sur lui.

— Toujours prêt à mourir ? demanda le sang-mêlé d'un accent railleur.

Avec un dédain suprême Bill inclina la tête, sans donner d'autre réponse au maudit.

Il avait cru qu'il en avait fini avec lui comme avec le monde entier.

Don Ramiro sans insister, se retira en riant. C'était un rire méchant et diabolique, qui pénétra dans le cœur blessé du malheureux Bill comme une lame à double tranchant.

Le feu d’artifice de Fritz le Bègue

Un bruit de roues cahotantes, coupé de claquements de fouet...

Cela s’approchait de plus en plus. Puis une voix d’homme chanta.

À l’entrée du camp les sentinelles étaient attentives.

Bill leva la tête et écouta, rêveur.

Celui qui passait ainsi tout près du camp était un homme libre.

Il chantait une vieille chanson pour tromper le temps, pendant qu’il regagnait son foyer : et là, quand il aurait la tête sur l’oreiller, il pourrait rêver au lendemain. Le joyeux compagnon avait encore des matinées devant lui, la mort ne le menaçait pas.

Pendant qu’il rêvait ainsi, ne voyant autour de lui que l’impossibilité d’agir, on entendit crier :

— Halte ! Qui vive ?

— A... a... mi ! répondit-on à voix très haute. Ê... ê... tes-vous toq... toq... toqués ? Ne... ne... reco... co... connaissez... sez-vous pas... pas... pas... F... f... fritz le... le... Bè... bè... bègue ?

Tout le corps de garde fut en révolution.

— Hourra pour Fritz le Bègue !

— Il va y avoir de bonnes farces.

Les sentinelles étaient restées la baïonnette croisée ; mais elles baissèrent leurs armes pour laisser entrer dans le camp, avec de grands claquements de fouet, une jolie carriole bien vernie, qui s'arrêta tout de suite devant le feu.

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé ? demanda le sergent commandant le poste, en se glissant hors de sa tente. Qui va là, au nom du Diable ?

— Ne... ne... ju... jurez pas co... co... comme un pa... pa... païen, s... s... ser... ser... gent Wilkies. C'est... c'est enco... co... core m... moi, F... f... fritz le... le... Bè... bè... bègue.

Tout le monde éclata de rire à grand bruit.

Les soldats se pressèrent de toutes parts autour du dernier venu.

Quant à Bill, il lui fallut lever la tête et jeter un coup d'œil sur l'homme.

Son esprit, déjà mort au monde, eut une sensation bizarre. Il crut voir comme en songe une haute et robuste figure. Et en même temps il sentit passer autour de lui l'air du foyer natal. Il ne savait pas pourquoi.

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu auparavant ce gaillard maladroit et mal dégrossi, qui venait de descendre de sa voiture avec des façons si drolatiques.

Et pourtant... pourtant il ne pouvait s'empêcher de ra- mener ses yeux sur cet homme, qui avait si complètement l'air d'un simple d'esprit et qui acceptait avec gaieté toutes les lourdes plaisanteries des soldats pressés autour de lui. Qu'est-ce qui lui paraissait donc si remarquable dans ce grossier compagnon, et comment un souffle du foyer domestique lui venait-il avec sa présence ?

À ce moment, ce lourdaud ridicule se plaça dans la clarté même du feu et, jetant sur le prisonnier un regard rapide, où rien ne se pouvait lire, il frotta au-dessus de la flamme ses mains visiblement engourdies.

— J… j… jeu… jeunesse, j’… j’ai terri… ri… ble… lement faim… faim, dit-il dans un bafouillage extraordinaire. Q… qui… qui de… de vous me… me d… donne quel… quel… quelque cho… chose à… à man… man… manger ? Ça… ça… ça sent dia… dia… ble… blement b… b… bon chez… chez vous.

Un nouvel accès de rire courut dans tout le cercle.

— Un hourra pour Fritz le Bègue !

— Qu’as-tu rapporté mon vieux ?

— Je parie sa bienheureuse caboche qu’il a du tabac.

— Que le ciel nous protège ! Son tabac pue autant que lui.

C’est ainsi que les soldats riaient et plaisantaient brutalement, se renvoyant la balle de l’un à l’autre.

Ils s’étaient installés autour de l’innocent, près du feu.

Quelques-uns s’étaient, malgré ses protestations, emparés d’une caisse qu’ils avaient sortie de la voiture et qui contenait toute sorte de marchandises comme celles que les colporteurs ont coutume d’avoir.

— J… j… jeune… nesse s… s… soyez s… sages ! suppliait l’innocent avec une physionomie si piteuse que ses grossiers clients riaient aux larmes.

— Déballe, Fritz le Bègue ! On te montrera de l’argent comptant.

— Oui ; mais examinez bien d'abord ce que le drôle apporte. Il ne nous dupera plus comme la dernière fois.

— Voyez, voyez ! le fripon ! Il en a gros comme le poing derrière les oreilles.

Et une chiquenaude ou une claque, bien appliquée à cet endroit saillant et sensible de son individu, le faisait tressauter sans qu'il se fâchât.

Cependant Bill était soudain secoué comme d'un frisson de fièvre.

Il eut besoin de sa force sur lui-même pour ne pas laisser échapper un cri.

Le déguisement sous lequel son vaillant camarade avait réussi à leurrer les soldats balourds ne le trompait plus.

Un seul regard plongé dans les prunelles grises de Fritz le Bègue, au moment où celui-ci envoyait furtivement de son côté un coup d'œil oblique, lui avait donné l'explication de la vraie personnalité cachée sous ce masque d'innocent.

Bob le Sauvage s'était introduit dans le camp.

Il était venu pour sauver son ami.

Mais, Seigneur ! comment tout cela était-il possible ?

Bill se sentait rempli de mille sentiments contraires qui le bouleversaient.

Dans la chaleur de sa reconnaissance il aurait voulu faire comprendre à son ami le plus cher, par un cri du cœur, que, malgré son déguisement, il l'avait reconnu, et qu'il savait dans quel généreux dessein il se risquait au milieu du camp des ennemis.

Mais Bill se garda bien de se trahir, lui et son ami. Pas un muscle de sa face ne tressaillit, et les sentinelles qui l'épiaient ne purent concevoir aucun soupçon.

En même temps, un nouveau souci venait s'ajouter à tous ceux qui le tourmentaient déjà.

Pauvre cher Bob ! Il avait entrepris là une chose impossible à mener à bien... Rien ne pouvait arracher le condamné à mort à la puissance supérieure de l'ennemi. Chercher à le sauver c'était, pour qui le tentait, sacrifier sa vie inutilement, car il n'avait pas la plus faible chance de réussir.

Pendant que Bill roulait ces pensées dans son esprit, il aperçut une figure sombre qui à la lumière du bivouac, prenait des aspects fantastiques. C'était don Ramiro.

— Qui êtes-vous ? demanda le sang-mêlé au prétendu colporteur. Comment êtes-vous venu dans le camp ?

— Dans... dans... dans m... m... ma voiture, affirma Bob au milieu de rires qui ressemblaient à des mugissements. Vous a... a... avez pe... peut-être qué... quelque chose à... à... à objec... jec... jecter, m... mon b... b... bon ami... mi... mi ?

Ce disant, il tira de sa poche un brûle-gueule, le bourra de tabac et l'alluma avec un tison pris au feu.

Puis il se mit à souffler d'épaisses bouffées de fumée au visage des assistants et à ricaner à la façon des idiots.

— Ça s... s... sent cé... cette f... f... fois, hein ! jeu... jeu... nesse ! bégaya-t-il bientôt avec une mine comiquement réjouie. Ça... ça... ça s... s... sent jo... joliment, né... né... n'est-ce p... pas, jeu... jeu... nesse ? Ta... ta... bac f... f... in, ça ! Seu... seu... lement un k… k… quart de de de do… do… dollar le le pa… pa… paquet. Rai… raisonna… na… nable en en dia… diable, ce ce p… p… prix-là.

Les soldats criaient plutôt qu'ils ne riaient.

Quelques-uns avaient dû s'asseoir et montraient des faces rouges comme des cerises trop mûres.

D'autres se tenaient le ventre et, comme on dit, se tordaient.

Don Ramiro lui-même ne pouvait complètement dissimuler la trace d'un faible sourire que l'aspect ultra-comique du bègue avait réussi à amener sur ses traits de bronze.

Néanmoins, il se tourna vers le sergent commandant le poste et, appuyant son geste d'un mot plus énergique qu'élégant, l'emmena à l'écart à quelques pas de là.

— Quel est ce drôle ? gronda-t-il à voix basse.

Le sergent eut de la peine à réprimer son fou rire pour lui répondre :

— Un idiot inoffensif. Il a déjà passé au camp toute une semaine ; il plaît aux soldats avec son affreux tabac, ses boutons, ses bibelots de toilette et autres bagatelles semblables… Ils s'amusent à lui battre ses longues oreilles pour en faire sortir de la fumée, et il trouve ça charmant. Mais je crois que tout fou qu'il est, il fait de bonnes affaires ; sans quoi il ne serait certainement pas revenu.

— Ainsi ce n'est pas un espion ni quelqu'un de suspect ? insista don Ramiro, sans cesser d'observer de son regard aigu l'innocent, qui luttait de plaisanteries salées avec les soldats.

— On ne peut rien penser de pareil, seigneur. Voyez seulement la tête de mouton imbécile qu'il a ! Forrest lui-même est devenu de toutes les couleurs à force de rire quand il l'a vu, et il n'est sûrement pas commode à faire rire, celui-là.

— Ainsi il lui a permis de séjourner dans le camp ?

— Pas exactement, mais il n'a rien dit contre ça.

Cette réponse ne parut plaire qu'à demi à don Ramiro. Il s'avança vivement vers le soi-disant colporteur.

— Attention là, mon garçon ! dit-il, l'accent impérieux.

Mais Fritz le Bègue était si occupé à vanter son tabac, qui infectait l'air au loin, que le sang-mêlé dut lui donner une violente bourrade dans le flanc avant de parvenir à se faire entendre.

— Je vous ai déjà demandé d'où vous venez, fit-il, l'air hostile. Je crois que vous êtes un Yankee déguisé. Eh bien ! quoi ?

— D... d... da... amnés soient les les Yan... yankees, dit Fritz le Bègue en s'étranglant, tout rouge de fureur et d'indignation. Je je ne ne ne veux rien sa... sav... savoir de de v... v... vous. Vous vous ê... ê... êtes un d... d... damné co... co... coquin, et et c'est c'est vous le le Yan... yan... yankee.

On vit sur le front de don Ramiro la veine de la colère se gonfler, menaçante, et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Canaille, tu vas immédiatement rétracter cette ignoble injure ! fit-il en grinçant des dents.

— N... n... non. Je je ne ne ne f... f... ferai pas ça ça ça, dit l'idiot en bégayant affreusement ; en même temps il faisait une horrible grimace, qui fournit aux soldats ample matière à une nouvelle salve d'éclats de rire.

— Tu oses me défier, misérable ! s'écria don Ramiro. Pourquoi ne veux-tu pas retirer le mot ?

— Pa... pa... parce que je je s... s... suis tout gui... gui... guilleret de de de l'a... l'avoir dit dit une b... b... bonne f... f... fois, conclut Fritz le Bègue au milieu des rires retentissants des soldats.

Conciliateur, le sergent s'approcha de don Ramiro courroucé :

— Monsieur, dit-il, ne vous commettez pas avec lui. Il ne sait au juste ni ce qu'il dit ni à qui il parle. Soyez convaincu que c'est un idiot inoffensif. Voyez seulement comme mes jeunes gens se délectent de son tabac ! Ça pue comme si le diable se promenait à travers le camp après avoir pris un bain de soufre.

Il se dirigea vers le Bègue qui, sans se troubler le moins du monde, faisait des affaires très actives avec les soldats, et lui appliqua une bonne claque sur l'épaule.

— Eh bien ! mon vieux, ça va-t-il ? Que le Diable em- porte les Yankees ! C'est vrai, hein ? tu ne les aimes pas ?

— Je je je les les ai... aime beau... beau... beaucoup. Je... je vou... voudrais les les man... man... manger.

— Dis-moi mon garçon, pourquoi ne prends-tu pas du service chez nous, plutôt que de traîner cette misérable vie de colporteur ? Tu es grand et fort, et avec les os que tu as, tu pourrais être plus utile à la patrie.

Fritz le Bègue regarda le sergent avec de grands yeux, comme s’il tombait directement du Ciel.

— Je je je ne ne peux pas su… sup… supporter de de de ti… ti… tirer un un un coup de de de f… f… fusil, dit-il avec une voix de poule qui glousse. Je je je suis suis tr… trop f… faible de de la la la poi… poi… poitrine et ça ça ça me me d… d… donne des des cri… crises de n… nerfs et et des des des con… con… convul… vulsions. Et et et n’a… n’avez- vous pas re… re… remarqué que que je je je suis un peu peu bè… bè… bègue ? A… alors, si si j’é… j’é… tais dans u… u… une ba… ba… bataille, je n’au… n’au… n’aurais pas le le le temps de de cri… cri… crier gr… gr… grâce u… u… une f… f… fois a… a… avant d’ê… d’ê… être égor… gor… gorgé.

Le sergent lui tourna le dos en riant.

Une âme de héros, n’est-ce pas, monsieur ? demanda-t-il à don Ramiro. Dommage que les damnés Yankees ne soient pas tous de la même étoffe ! Nous nous chargerions de les nettoyer.

Don Ramiro, que ce spectacle n’intéressait plus, s’éloigna. Ses derniers soupçons s’étaient évanouis : il était maintenant convaincu de n’avoir réellement en face de lui qu’un misérable paillasse, lâche par-dessus le marché, qui s’enfuirait au premier coup de feu, loin d’avoir envie de risquer sa vie à faire le métier d’espion.

Aussi personne du poste n’empêcha-t-il Fritz le Bègue de s’engager plus avant dans le camp, après qu’il eût colloqué aux soldats une bonne quantité de paquets de tabac et de bimbeloterie sans valeur.

Fritz le Bègue s’avança donc avec sa caisse le long des rues du camp.

Partout où il s’entendait appeler, il s’arrêtait et commençait à vanter ses marchandises avec un bégaiement qui aurait attendri des pierres.

Naturellement, les soldats se moquaient bravement de lui et lui faisaient des niches de toute sorte.

Mais le bon bègue n’en prenait aucune offense.

Il riait de bon cœur, au contraire, des lourdes plaisanteries que lui valaient son aspect et ses défauts physiques.

Et son contentement redoublait le rire des soldats.

De sorte que, partout où Fritz le Bègue se montra ce soir-là dans le camp, la gaieté fut grande et durable.

Il ne vint à la pensée d’aucun des rieurs que ce bègue, simple d’esprit en apparence, était en réalité un curieux qui épiait leurs paroles et dont les plaisanteries tendaient toutes, non sans succès, à leur faire dire ce qu’il voulait savoir.

Enfin la retraite sonna.

Le calme et le silence régnèrent bientôt dans le camp.

Les soldats durent aller prendre un repos qui, pour cette fois, ne pouvait être bien long, puisque, dès les premières lueurs grises du matin, l’espion condamné à mort devait être pendu devant les troupes assemblées.

Fritz le Bègue s’en revint donc doucement vers le grand poste.

Il choisit pour revenir une rue du camp qui était vide de soldats.

Des voitures s’y pressaient les unes contre les autres.

C’étaient de solides caissons, qui recelaient toute la provision de poudre et de plomb portée sur les registres de l’intendance.

À l’entrée de cette rue allait et venait une seule sentinelle. Ce soldat avait sommeil et ne gardait pas exactement sa faction.

Aussi n’aperçut-il pas Fritz le Bègue au moment où celui-ci s’y engageait brusquement, et où, après avoir soigneusement regardé autour de lui, il se jetait à plat ventre.

Le soldat négligent aurait été bien surpris de l’avoir laissé passer. Mais il eût été plus surpris encore en voyant la manœuvre à laquelle le vaillant Fritz commençait à se livrer.

Il se mit à ramper sur le ventre à la manière des reptiles jusqu’au caisson le plus proche, où il s’arrêta.

Il se releva alors sans bruit et chercha en tâtonnant la porte de la voiture.

Il rencontra une serrure.

Mais cela ne parut pas le troubler beaucoup.

Il y travailla à tâtons pendant un moment, au bout duquel il y eut un petit clic clac.

Il sembla, dans l’obscurité, que la porte de la voiture de munitions s’ouvrît et qu’une longue forme humaine y pénétrât prudemment.

Quelques instants plus tard Fritz le Bègue reparut.

La sentinelle lui tournait le dos. Si elle avait pu voir par derrière, quelle n’eût pas été sa stupéfaction ! L’innocent s’avançait dans la rue le long des caissons : il s’inclinait devant chacun d’eux et y attachait une ficelle qu'il traînait derrière lui et qu'il enduisait au préalable d'une poudre noire prise dans un grand cornet.

À la fin cependant, la sentinelle l'aperçut de ses yeux ensommeillés.

— Es-tu devenu tout-à-fait toqué, Fritz le Bègue ? cria-t-elle en étouffant un bâillement. Est-ce par là que tu t'en vas au corps de garde ? Que farfouilles-tu donc sous ce caisson ?

— J… j'ai per… per… du un pa… pa… paquet de de tabac. I… i… il a dû… û… û rou… rouler sous la la la voi… voi… tu… ture. N… n… n'as-tu tu tu pas u… u… une to… to… torche p… p… pour que que je je je p… p… puisse m'é… m'éclairer ?

Le soldat se mit à rire.

— Espèce de lunatique ! répondit-il. Ce serait du propre, de nous faire tous sauter en l'air pour un paquet de tabac… Il y a là des centaines de livres de poudre, tête de mouton !

— Je je je ne t'ai ja… ja… mais de… mandé ton ton ton nom, cria Fritz le Bègue en colère.

Ce disant, il se baissait encore sous prétexte de chercher son paquet de tabac.

Le fait est qu'il nouait à la roue de derrière du dernier caisson le bout de la ficelle avec laquelle il avait relié toute la file des voitures, et qu'il répandait sur ce qui en pendait à terre le reste du contenu de son cornet qu'il avait rempli de poudre dans le caisson fracturé par lui.

— Ce n'est pas tout ça. Avance à l'ordre, dépêche-toi, gredin ! lui cria le soldat, d'humeur peu endurante.

Fritz le Bègue, arrivé devant lui, fit mine de s'incliner timidement ; mais le soldat lui lança un solide coup de pied et éclata de rire en voyant le pauvre innocent ainsi maltraité donner les signes d'effroi les plus comiques et enfiler en courant la rue qui conduisait au grand poste.

La plupart des soldats du poste s'étaient étendus pour dormir. Les hommes de service seuls faisaient silencieusement leurs rondes.

Le sergent était couché sur le dos, la tête sur sa musette.

Il contemplait, encore éveillé, le bel ordre de l'armée des étoiles qui étincelaient dans le ciel.

— Va dormir, et dépêche-toi, jeune homme !

C'est par ces mots qu'il accueillit Fritz le Bègue.

Il ajouta :

— Le Diable sait que je t'avais tout-à-fait oublié. À vrai dire, tu n'aurais pas dû rester la nuit dans le camp... Allons ! couche-toi quelque part devant le feu.

Il baillait et regardait le grand corps pataud de Fritz avec des yeux chargés de sommeil.

— Pas là ! cria-t-il soudain d'une voix violente, mais assourdie, en se levant brusquement. C'est là qu'est notre espion, tête de sot ! Tu veux peut-être changer avec lui, plus tard, quand l'heure de la pendaison sera venue ?

Avec des mines effrayées irrésistiblement comiques, Fritz le Bègue, qui s'était déjà installé très près de Bill, fit un saut en l'air.

— Je je ne ne ne veux veux pas ê... ê... tre pen...

pendu, bégaya-t-il. C'est mau… mau… mauvais p… p… pour la santé.

— Imbécile ! grogna le sergent ; et il s'enroula dans son manteau car le froid était devenu piquant.

Il ne se doutait pas qu'entre le prisonnier et Fritz le Bègue s'était échangée une conversation courte, mais de suprême importance.

— C'est moi, Bob, Bill, avait dit d'une voix faible comme un souffle l'ami fidèle.

— Je sais, je vous ai tout de suite reconnu, loyal Bob, répondit Bill aussi bas. Mais à quoi bon ? Pourquoi mettre votre vie en danger sans pouvoir me secourir, mon bon ami ?

— Chut ! écoutez ! reprit Bob le Sauvage. Attention ! Voici une lime : je vais la jeter près de vous. Avec, vous couperez vos chaînes… Faites vite… Il va y avoir un feu si éclatant et si tonitruant comme vos oreilles n'en ont jamais entendu un pareil. Dès que ça va craquer et siffler dans l'air, je détache deux chevaux – j'ai déjà choisi les deux plus rapides ; – et vivement nous filons, et nous gagnons notre vie à la course, mon brave Bill.

C'est à ce moment que s'était produit l'appel du sergent.

Obéissant comme un chien bien dressé, Fritz le Bègue s'était relevé et était allé s'étendre de l'autre côté du feu.

Le sergent ne se douta pas qu'il était victime d'une comédie bien jouée, et que Fritz le Bègue avait été sur le point de s'installer au lieu précis qu'il s'était fixé d’avance pour y reposer quelques très courts instants.

C’était l’endroit le plus rapproché des caissons de munitions.

Quelques pas seulement le séparaient de celui auquel Fritz avait attaché sa mèche en la recouvrant de poudre.

Tout était tranquille dans le camp.

Seul, le pas cadencé des sentinelles se faisait entendre. De temps à autre résonnait un bref appel, ou s’élevaient, comme des bruits de rêve, le hennissement et le ronflement sourd des chevaux. Parfois, un cliquetis d’armes, ou le soupir plaintif du vent nocturne.

Les soldats dormaient.

Bill Cody regardait les étoiles et attendait.

Avec une grande adresse, il avait ramassé sans être remarqué la lime que lui avait jetée son ami. Couché sur le côté comme s’il dormait, il avait pu arriver jusqu’à l’instrument et avait réussi à le saisir entre deux doigts de ses mains liées derrière le dos. Tournant la lime en travers de ses liens, il les avait rompus en se frottant dessus ; et, les mains une fois libres, il n’avait pas été long à se débarrasser de ses autres entraves.

Il avait ainsi repris possession de ses membres et de leur usage.

Son cœur sautait si haut dans sa poitrine qu’il le sentait jusqu'à sa gorge.

Il commençait à se douter du plan formé par Bob pour son salut.

La seule apparition de cet ami lui avait déjà fait l'effet d'un souffle d'air natal venant le vivifier, mais les dernières confidences de l'honnête Bob lui avaient mis le sang en ébullition.

Dans son excitation il ne vit pas, de l'autre côté du grand feu de bivouac, le long corps de Fritz le Bègue se soulever avec précaution, puis se glisser à plat ventre, en s'éloignant toujours du foyer et en se rapprochant de la file des caissons perdus dans l'obscurité de la nuit.

Les gardes du poste circulant machinalement autour du feu, ivres de sommeil, ne le remarquèrent pas davantage, non plus que le sergent qui ronflait avec force, et qui, souriant aimablement dans son rêve, voyait peut-être les doux appas de sa bien-aimée.

Bill lui-même avait fini par céder au sommeil et aux rêves. Il marchait la main dans la main de Louisa, à travers un champ plein de fleurs éclatantes, si variées de couleurs et si belles, qu'il n'en avait jamais vu de semblables : et, chose étrange, leurs pieds ne portaient pas sur la terre ; ils se balançaient à travers l'air, et Louisa lui faisait des signes de tendresse et disait qu'ils s'en allaient au royaume du Ciel.

Et il faisait plus clair, toujours plus clair autour d'eux… un jour de soleil brillant et lumineux, où des gerbes de feu montaient, si éblouissantes que Bill devait fermer les paupières.

Et alors, comme il se réveillait de ce demi-rêve, il se produisit une explosion qui le fit sauter en l'air.

L'enfer avait-il brisé ses portes, ou était-ce l'aube du jour du Jugement dernier ?

Tout craquait, tonnait, sifflait, mugissait, dans un vacarme assourdissant, comme si les profondeurs de la terre s'étaient ouvertes pour engloutir toute vie...

Une panique insensée se répandit dans le camp.

Portant au loin la mort, les grenades pétillaient et crépitaient à travers les tentes, faisant éclater et soulevant des caisses entières de balles ; et les gargousses des canons tombaient, avec un sourd fracas de bombardes, parmi les soldats qui se tordaient dans leur sang et que la mort venait cruellement surprendre au milieu de leur sommeil.

Paroles énergiques, appels, ordres des chefs, tout était vain. Éperdus, affolés d'effroi, les soldats se précipitaient en désordre, cherchant une issue et n'en trouvant pas.

La mort, fauchant dans tous les rangs, changeait en ennemis acharnés des soldats qui avaient promis fidélité au même drapeau. Ils luttaient corps à corps, dans leur empressement à fuir et à échapper, la vie sauve, à cette nuit infernale.

Les soldats du corps de garde s'étaient sauvés en criant. Comme Bob l'avait calculé, la grande violence de l'explosion se porta vers le centre du camp.

Des éclats isolés seulement étaient parvenus jusqu'au feu de bivouac et l'avaient aux trois-quarts éteint.

Mais les voitures de munitions qui brûlaient et dont, à chaque instant, une nouvelle sautait vers le ciel avec un fracas formidable, répandaient la terreur et la ruine dans les tentes, qui prenaient feu par file ce qui changeait la nuit en jour.

Tout à coup Bill Cody aperçut son ami.

Il avait la face noire de fumée ; sa perruque, qui lui prêtait la physionomie idiote de Fritz le Bègue, avait disparu.

— Vite ! vite ! chuchota-t-il en saisissant Bill d'une main vigoureuse. Les chevaux s'effarent… L'occasion est brève et ne revient plus… À la faveur de ce premier terrible désarroi, nous allons risquer la fuite.

Bill Cody se sentit entraîné.

Presque aussitôt la robuste poigne de son ami l'enleva en l'air, et l'instant d'après il était sur le dos d'un cheval.

Tout, autour deux, était vacarme et confusion.

Pas une sentinelle ne les arrêta… C'était comme un camp envahi par l'ennemi.

Criant de joie, Bob le Sauvage se mit en selle. Dans un sentiment farouche de triomphe, il regarda derrière lui ce camp qui brûlait.

— Dieu et tous les saints soient loués ! cria-t-il, exultant d'une allégresse qu'il pouvait à peine contenir. C'est réussi… Ah ! ah ! ah ! ces coquins penseront longtemps au feu d'artifice de Fritz le Bègue… Ils ne vous pendront pas, mon cher Bill ; il faudra d'abord qu'ils vous rattrapent. Et maintenant, filons ! Vous êtes abominablement fatigué, mon pauvre enfant ; je me l'imagine sans peine, mais c'est une question de vie ou de mort, il faut courir.

L'émotion rendait Bill incapable de prononcer un mot.

De même qu'il avait été un moment incapable de se contenir devant le cadavre de sa mère, de même l'extrême surexcitation où il se trouvait maintenant ne lui permit pas de se démener jusqu'au bout.

Les sanglots le gagnèrent et, relevant les rênes, il se jeta sur la poitrine de Bob le Sauvage, ému lui-même jusqu'au fond de l'âme.

— Ami, frère, je vous remercie de m'avoir sauvé la vie, s'écria-t-il pendant que passait dans ses veines une délicieuse et chaude ondée. Ah ! qui a vu la mort en face comme moi ? Oh mon cher Bob, quelle récompense ne vous dois-je pas ! ... Comment pourrai-je même vous remercier suffisamment ?

— Mon cadet, vous avoir sauvé en vous arrachant à ces damnés trafiquants d'esclaves, voilà mon plus beau salaire. Nous serons bientôt quittes, je vous connais. Et maintenant en avant ! Ils sonnent déjà le rassemblement dans le camp. Entendez-vous ? Je gage que les limiers seront tout-à-l'heure sur nos traces. Donnez de l'éperon à votre cheval, ça vaut de l'avoine pour le quart d'heure. Et filons, filons, mon cher Bill, c'est la course pour la vie.

Ce disant, il enleva son cheval et fendit la nuit.

Bill suivit son exemple sans se le faire dire une seconde fois.

Oh délices, oh félicité, de voler de nouveau vers la vie, emporté par un cheval rapide !

Il allait revoir Louisa... Il pourrait courir chez ses sœurs... Il pourrait aussi se présenter au général Smith et lui communiquer ce qu'il avait vu dans le camp ennemi et ce que don Ramiro avait confié au condamné qu'attendait le gibet.

Ils n'étaient pas encore à dix minutes des derniers avant-postes, lorsqu'une petite troupe, qu'éclairait dans le lointain la lueur diffuse de la lune en train de s'évanouir, se fit visible, se dirigeant en droite ligne sur le camp. Avec son œil de faucon, Bill reconnut promptement des formes de femmes aux vêtements flottants, dans ces personnes qui se hâtaient à leur rencontre. Elles paraissaient très pressées d'atteindre le camp ennemi.

Bill Cody les fit remarquer à son ami.

— Mon cadet, dit Bob, cela signifie qu'il faut nous écarter d'une portée de fusil pour nous mettre en sûreté. Qui sait ce qu'il y a derrière ?

Mais qui décrira la joie de notre jeune héros lorsqu'il reconnut dans ces femmes à cheval Louisa et sa sœur ?

Cependant cette question traversa immédiatement son cerveau inquiet :

Il faut qu'il soit arrivé quelque chose pour que Louisa veuille aller chez les ennemis... Que s'est-il passé ?

De leur côté elles avaient reconnu les deux cavaliers.

Louisa fit un geste de la main et leur cria la bienvenue.

Les jeunes filles étaient tellement émues de cette heureuse rencontre qu'elles ne remarquèrent pas que leur compagnon, Nad Golden, qui venait un peu en arrière d'elles, s'était subitement arrêté pour disparaître dans la broussaille. À la vue inopinée de son ami des anciens jours il s'était senti gêné, et il avait cru préférable de retourner tout seul à son régiment.

La joie de se revoir était débordante des deux côtés, et Bill eut bientôt appris qu'elle avait été l'inquiétude des jeunes filles, et comment elles voulaient courageusement, pour l'amour de lui, se jeter dans le danger, avec l'espoir de contribuer à son salut.

Un tel esprit de sacrifice touchait Bill dans toutes ses fibres, mais Bob arrêta l'attendrissement par une plaisanterie.

— Laissons cela pour l'avenir, fit-il. Cette fois vous n'auriez pas rendu un bien sensible service ; à peine aviez-vous le temps d'arriver pour le dénouement du drame, et pour assister à l'exécution de Bill.

La petite troupe reprit bientôt le chemin du retour. Malgré l'allure rapide des chevaux, les deux jeunes filles étaient tellement animées par la joie qu'elles ne sentaient pas leur fatigue. Il pouvait y avoir une demi-heure qu'ils chevauchaient ainsi, lorsqu'un cri rauque et sauvage retentit derrière eux.

— Arrêtez, coquins !… ou je tire.

— Damnation ! s'écria l'honnête Bob assez haut pour être entendu de Bill qu'il dépassait de quelques longueurs de cheval.

Et Bill vit que son ami, sans rompre l'élan de sa course vertigineuse, jetait son cheval sur le côté du chemin.

— Halte ! hurla la même voix.

Il faisait de plus en plus clair et les choses devenaient visibles par places, dans le bois.

Les pas précipités des chevaux lancés en pleine course faisaient résonner le sol de la forêt. Le cœur de Bill se serra.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Était-il possible que les ennemis, jetés dans un désordre si meurtrier, eussent déjà pris le vent et fussent en chasse derrière eux ?

Devait-il donc retomber aux mains de ses assassins ?

Non, jamais ! Il se tuerait de sa propre main plutôt que de subir cette mort sans gloire sur le gibet, à laquelle il était, tout à l'heure encore, si heureux de croire qu'il avait échappé.

Des coups de feu retentirent.

Une figure sombre qui s'était plantée devant Bob chancela et tomba. C'était un Indien.

— À moi tous ! cria d'une voix de stentor le vaillant Bob. Il tirait à droite et à gauche, là où une traînée de lumière lui laissait distinguer des silhouettes de cavaliers dans l'épaisseur de la forêt.

De la main droite Bill détacha la carabine que Bob lui avait donnée.

Il voulait défendre jusqu'à l'extrémité sa vie et celle des êtres qui l'aimaient.

Bah ! le nouveau danger qui surgissait était un jeu d'enfant, auprès des horreurs qu'il venait de traverser.

Deux, trois cavaliers indiens s'étaient jetés au devant de lui.

Pif ! Paf ! un coup de fusil à droite, un coup de fusil à gauche.

Bill n'avait pas pris le temps de viser ; il n'eut pas le temps non plus de savoir si ses balles avaient porté juste.

Louisa et Élisa avaient, elles aussi, tiré leurs revolvers des fontes et faisaient feu sur les peaux-rouges qui les pressaient.

Ils arrivaient toujours plus nombreux. De tous côtés la petite troupe d'amis était cernée et le cercle se resserrait de plus en plus.

Mais voilà qu'au moment le plus critique apparaissent des soldats du régiment de Bill.

— Hurra… Jennison-Jayhawkers ! cria Bill enthousiasmé.

En tête galopait le général Custer.

— En avant ! Poursuivez votre course ! Fuyez ! cria-t-il aux deux jeunes filles, pendant que Bill faisait hésiter les Indiens sous son feu devenu plus sûr.

Bob tirait bien lui aussi et faisait honneur à son surnom « le Sauvage. »

Devant la supériorité accablante des forces militaires qui venaient d'arriver, les peaux-rouges abandonnèrent la lutte. Bientôt le lieu reprit son aspect habituel, si ce n'est que le sol humecté de sang et les cadavres des Indiens tués témoignaient qu'un combat acharné s'était livré là.

— Je vous salue, mon général, dit le jeune héros ; mais comment êtes-vous ici ?

— Je vous conterai cela demain au conseil de guerre, répondit Custer. Maintenant, en route pour Leawenworth ! Nous devons avoir une importante conférence avec le général Smith. Vive l'Armée du Nord !

FIN

L'Allié inconnu de Buffalo Bill
ou La Flèche de feu,
roman de William Frederick Cody (1846-1917),
constituant le « fascicule numéro 2 »
des aventures de Buffalo Bill,
est paru en 1906.

ISBN : 978-2-89816-148-3
© Vertiges éditeur, 2020
– 1149 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org